

16. VIETNAM, INDONESIE et TIMOR 2002

Au Vietnam du samedi 20 au mardi 30 avril 2002

Vendredi 19 avril 2002. Nouveau départ.

7H30 : vol Marseille-Roissy. Midi : vol Roissy-Kuala Lumpur. Arrivée en Malaisie samedi matin. Deux heures et demie de transit puis vol pour Ho Chi Minh City (Saigon). C'est ma cinquième visite à ce beau pays qu'est le Vietnam. Mais ce n'est qu'une étape de quelques jours, le temps de voir mes amis et comment avance le projet d'école flottante de mon association. A ce sujet, je précise que tous les frais de transport et de séjour sont à ma charge, comme d'habitude. Chez "Enfants du Sud", 100 % du budget est utilisé directement sur le terrain, pour les enfants, en collaboration avec des associations locales. Aucune charge donc...

Qu'une étape, oui. Car le but de mon voyage est de passer deux mois en Indonésie pour continuer la découverte de cet immense pays.



Quelques mots sur le Vietnam (avec des extraits choisis du Guide du Routard) :

"Le Vietnam est un pays, une culture, une histoire et non pas une guerre. Ruiné par 30 années de combats pour gagner son indépendance, prisonnier d'un système bureaucratique inapte à sortir du marasme, on croyait le Vietnam définitivement abandonné aux ténèbres de l'histoire et de l'actualité. Allait-il sortir un jour de son long silence ? Vaincre son pire adversaire : la paralysie ? Il avait bien chassé de son sol deux puissantes armées (les Français et les Américains). Et il n'arrivait pas à vaincre un ennemi bien plus sournois : la pauvreté ! "Faire la guerre c'est simple, diriger un pays, c'est très difficile", avouait Pham Văn Đông, un des anciens dirigeants de l'Etat, il y a quelques années encore... L'huître fermée de l'Asie du Sud-est s'ouvre au monde extérieur. Et le malade se remet à marcher. Un miracle ? Non, une convalescence seulement. Même si la démocratie reste encore un rêve...

Voilà un pays splendide qui a la forme d'un dragon, un très bon signe en Extrême-Orient. Là, tout n'est que rizières noyées sous le soleil, haies de bambous et chapeaux coniques. Images d'une Asie éternelle, miraculeusement préservée, intacte, simple, rustique même. Un voyage ici, c'est encore une aventure..." (extrait du Guide du Routard)

Le Vietnam est un des derniers pays communiste du monde, avec un parti unique. La corruption y est omniprésente et la délinquance devient malheureusement de jour en jour plus importante (arnaques en tous genres, vols, drogue, prostitution). Il a une très longue histoire. Je rappelle simplement qu'il faisait partie de l'Indochine, colonie française de 1884 à 1948. Entre 1945 et 1975, la guerre avec la France, puis surtout avec les Américains, a été terrible, sans pitié des deux côtés. En juillet 1976, le nord et le sud sont réunifiés. Mais, en fait, sous le joug communiste, le Vietnam est un pays libéré privé de liberté. Et le Sud n'accepte toujours pas la suprématie du nord. Depuis la fin de la guerre d'indépendance, à noter encore quelques conflits de ci de là : avec la Chine, le Cambodge...

Le Vietnam s'étire sur environ 1700 kilomètres du nord au sud, mais sa plus grande largeur est de 600 kilomètres. Montagnes, plages, delta du Mékong, rizières, peuples indigènes de différentes souches (au nord et à l'ouest principalement), vie trépidante en ville et tranquille à la campagne, le pays offre de multiples choses à découvrir...

A découvrir, donc...

Pour conclure, il est bon de savoir que le Vietnam a une superficie égale à 60 % de celle de la France et que sa population est d'environ 80 millions d'habitants.

Samedi, 10 heures : c'est à l'heure que j'atterris à Saigon sous une chaleur torride. Aucun retard, c'est exceptionnel ! Ti Bé est Ti Té son frère sont là à m'attendre et me conduisent directement à mon hôtel : douche et repos, je n'ai pratiquement pas dormi de la nuit. Le confort de la Malaysia Airlines est bon, notamment pour l'écran de TV individuel. Cependant les repas laissent à désirer !

La journée passe vite : banque, billets d'avion, visite à mes amis... et je peux mieux me reposer le soir. Cette année, les petits hôtels ont tous équipé leurs chambres de télévision, Coupe du Monde oblige ! Et je capte TV5, tant mieux.

Dimanche, journée avec mes amis au Saigon Water Park (genre Aquacity). J'y retrouve Georges et sa famille. Coups de soleil, évidemment : il faut dire que ça tape fort !

L'animation et la circulation dans les rues de Saigon sont toujours aussi intenses. Et ça construit de partout...

De minuit à 3 heures du matin, j'écoute les résultats du premier tour de la présidentielle : je ne suis du tout étonné et même heureux de ceux-ci. D'ailleurs, j'aurais eu beaucoup de mal à accepter d'avoir Jospin comme président...

Lundi, grasse matinée, puis ambassade d'Indonésie et quelques courses à faire, pharmacie et autres. Réunion est fixée pour la semaine prochaine au sujet du projet "Ecole flottante sur le Mékong".

La journée passe encore très vite...

Mardi matin, départ en avion pour Phu Quoc, une île où je vais me retirer durant quelques jours...

Il fait assez beau et j'y retrouve, dans un hôtel confortable, piscine et belles plages.

De mercredi à vendredi, je me repose vraiment, je ne fais presque rien : baignade, courts bains de soleil, lecture et télévision (bonnes émissions de TV5). Rien d'autre, je ne bouge pas...

Samedi midi, me voici de retour à Saigon. L'avion est parti et arrivé en avance : c'est une habitude au Vietnam.

Il fait chaud, très chaud même. Hôtel, télévision, déjeuner et Internet, ainsi se passe mon après-midi...

Dimanche, il fait toujours très beau et je passe ma journée tout seul au Saigon Water Park : je n'ai rien d'autre à faire et ça fait tellement de bien de se rafraîchir...

Lundi matin, chez la Malaysia Airlines, j'avance la date de mon départ pour l'Indonésie à demain. Puis je retourne passer ma journée au Saigon Water Park. Que faire d'autre ?

Le soir, je vois mon ami Georges et fais le point avec lui sur l'avancement et les finances du projet d'école flottante sur le Mékong : petit à petit, avec beaucoup de retard, l'école se construit.

Mardi, départ pour l'aéroport à 9 heures et envol deux heures plus tard pour Kuala Lumpur, puis pour Jakarta.

Je ne sais pas si je reviendrai un jour au Vietnam : l'ambiance de ce pays commence à me fatiguer...

En Indonésie du mardi 30 avril au lundi 6 mai 2002



Je fais donc escale au superbe aéroport de Kuala Lumpur, en Malaisie, dans lequel des policiers circulent à bicyclette ! Puis j'atterris à l'aéroport de Jakarta, capitale de l'Indonésie, à 17h30. Comme je n'ai pas du tout envie de me perdre dans cette grande ville que je connais déjà, je décide de prendre un taxi jusqu'à Rangkasbitung, 120 kilomètres au sud-ouest.

A 18 heures il fait nuit noire et la circulation est vraiment malaisée sur ces routes étroites et très fréquentées, notamment par des cyclomoteurs sans phares. Je croise d'ailleurs deux accidents, qui me semblent assez graves.

Au fait, en Indonésie, on roule à gauche. Pourquoi ? Ce n'était pourtant pas une colonie britannique, mais hollandaise. Simplement, il est impoli de croiser quelqu'un sur sa gauche dans ce pays...

Deux heures plus tard, le taxi me dépose dans un hôtel pas génial et peu onéreux. Je prépare ma journée du lendemain puis me couche tôt.

Quelques mots sur l'Indonésie (avec des extraits du Guide du Routard) :

"Faut-il parler de l'Indonésie ou des Indonésies ? Le mot habituel de "diversité" ici ne convient plus : c'est au moins de multiplicité qu'il faudrait parler. L'île de Flores a des langues polynésiennes. Bali est une enclave hindouiste en territoire musulman. En revanche, les Torajas de Sulawesi (Célèbes), christianisés depuis quelques décennies, égorgent allègrement leurs buffles lors des funérailles, et Irian Jaya (la partie indonésienne de la Nouvelle-Guinée) demeure l'île à découvrir, sans parler des Moluques, les fameuses îles aux épices. Quant à Java et Sumatra, elles collectionnent buildings, volcans sacrés, consortiums militaro-industriels, réserves à tigres, derniers animistes et sens aigu des alliances technologiques.

Ce kaléidoscope de la nature se déroule sur fond de mer bleu colère, au milieu de rizières, miroirs du ciel..." (GDR)

L'Indonésie, c'est plus de 13 000 îles, s'étendant sur 5000 kilomètres, et sa superficie est presque 4 fois celle de la France, eh oui ! L'archipel constitue une mosaïque de 360 groupes ethniques parlant plus de 250 langues différentes. Il abrite une population de 210 millions d'habitants, ce qui en fait, et de loin, le premier pays musulman du monde. 40 % de la population vit sous le seuil de la grande pauvreté (moins de 10 euros par mois !).

Et, depuis quelques temps, de gros problèmes ethniques et religieux secouent la pays et armée ou para-militaires n'hésitent pas à massacrer la population rebelle (ou simplement différente) ; c'est le cas à Aceh (mouvements indépendantistes), aux Moluques (heurts entre musulmans et chrétiens, état d'urgence), en Irian Jaya (Papouasie occidentale, mouvements indépendantistes), à Kalimantan (Bornéo, affrontements ethniques) et à Timor Ouest (afflux de réfugiés de Timor Est). Mais rassurez-vous, je n'irai sans doute pas dans ces régions.

En juin 1998, j'avais déjà visité Sumatra et la région de Jakarta et cette fois-ci, durant deux mois, j'ai prévu de me limiter aux îles de Java, Bali, Lombok, Sumbawa, Flores et Rinca. Evidemment, 6 îles sur 13 000 cela paraît peu, mais ce sera déjà une rude expérience, car il est de notoriété publique que voyager en Indonésie n'est pas du tout facile...

Encore un mot, sur **Java** : c'est l'île politiquement la plus importante du pays, avec ses 120 millions d'habitants sur une surface égale au quart de la France (850 habitants au km²). Rien que Jakarta abrite entre 9 et 12 millions de personnes ! La forêt tropicale recouvre encore 30 % de l'île, malgré la déforestation importante. Java est étroite, mais s'étend sur près de 1 000 kilomètres de long, entre volcans et rizières.

Mercredi, j'ai prévu de me rendre dans les villages Badui, difficiles d'accès et peu connus des touristes, où la population a gardé de très vieilles traditions. Pour y aller, il me faut obligatoirement un permis. A 8 heures, un sympathique policier m'emmène sur sa moto jusqu'au bureau concerné et, au bout d'une heure, j'ai l'autorisation en main (on me confirme qu'il n'y a qu'une dizaine de touristes qui se rendent là-bas chaque année). Le policier me dépose ensuite à la station de bus. Là, ça se corse : après une heure d'attente dans une chaleur insoutenable, une femme me pique la place que j'ai réservée en y laissant mes affaires et refuse de me la rendre. Je suis furieux et complètement désenchanté, le car part finalement sans moi et le prochain ne partira que beaucoup plus tard (ils ne partent qu'une fois remplis).

Découragé et très choqué par ce manque de courtoisie, je décide de renoncer à cette visite de deux jours et déchire mon permis : j'ai perdu beaucoup de temps et d'argent pour rien. Je me rends alors de l'autre côté de la ville prendre un car pour Bogor. Nouvelle attente en pleine chaleur jusqu'à midi, le car part enfin. 100 kilomètres à parcourir : vu l'état des routes, la circulation intense et les arrêts intempestifs du car toutes les cinq minutes pour débarquer ou ramasser des passagers à ne plus savoir où les mettre, nous n'arrivons à Bogor qu'à 15H30. C'est normal, en Indonésie, la moyenne horaire des transports publics est de 30 kilomètres environ.

A Bogor, j'attends encore et prends cette fois-ci un minibus dans lequel j'ai du mal à m'engouffrer. Après avoir passé le superbe col de Puncak, j'arrive (enfin !) au village de Cibadas (à 60 kilomètres) juste avant la tombée de la nuit. Paysage équatorial, bananiers, palmiers et rizières.

Il fait plus frais ici, l'altitude aidant. Bien que crevé, je me promène un peu, histoire de me dégourdir les jambes et d'aérer mes poumons, puis vais me coucher dès 20 heures. Là encore, l'hôtel n'est pas génial : un seul drap, pas de douche mais un seau d'eau, pas de serviette, et trop peu de lumière pour pouvoir lire. Evidemment, pour 5 euros... Mais ce n'est pas forcément mieux dans les hôtels à 10 ou 15 euros.

La vie n'est pas chère en Indonésie mais, en rapport qualité/prix, le Vietnam est bien mieux placé. Et, de plus, la nourriture n'est pas très bonne ici. Bon, il va bien falloir me faire à tout cela...

Jeudi, réveil dès 5 heures. A 6H30, je me promène déjà dans le superbe jardin botanique, immense. Souvenir hollandais. 8 heures. Je voyage debout durant plus d'une demi-heure dans le car qui m'emmène à Bandung, puis je change quatre fois de place pour enfin avoir un siège où mes genoux ne touchent pas le dossier précédent.

10H30, Bandung, troisième ville du pays, embouteillages impressionnants, pollution remarquable, et je ne vous parle pas du bruit. Deux ou trois bâtiments soi-disant intéressants que je trouve, moi, sans intérêt. Je repars à midi.

14H30, 70 kilomètres plus loin, me voici à Garut. Près de la gare routière, hôtel pire que les deux précédents. J'y dépose mes affaires et repars en minibus jusqu'à Kampung Naga, un charmant petit village entouré de montagnes et de rizières

en terrasses. Maisons aux toits de chaume et rivière en contrebas. Malheureusement pour les photos, le village est déjà à l'ombre. Sur la route, splendides paysages ensoleillés, mais photos impossibles de l'intérieur du minibus. Pas de chance ! 18 heures, de retour à Garut. Chaleur suffocante dans ma chambre et pas de ventilateur. Transpiration. Moustiques bourdonnant.

20 heures, je m'endors, mais la musique très forte d'une discothèque juste à côté me réveille plusieurs fois. Vers 2 heures du matin, ça se calme enfin.

Vendredi, lever à 4H30. Non, ce n'est pas dur, vu l'heure à laquelle je me couche... Une heure plus tard, un minibus m'emène au Gunung Papandayan, un volcan culminant à 2 662 mètres d'altitude, apparu seulement en 1772 et dont la dernière éruption date de 1925. Une moto-taxi me fait parcourir les dix kilomètres restants et, à 6H30, après une petite grimpe, je suis sur place, accompagné d'un guide sympathique parlant assez bien l'anglais. Le volcan est toujours actif et c'est vraiment un superbe endroit : de petits cratères jaunes de soufre dégagent une fumée suffocante, des ruisseaux de différentes couleurs se rejoignent, certains d'eaux brûlantes, d'autres d'eaux froides, des bassins bouillonnent et de petits geysers s'élancent. Je n'ai jamais rien vu de pareil, c'est encore plus beau qu'en Islande ! Plus loin, une petite forêt et des roches recouvertes de mousse. Et puis, ce qui ne gâche rien, il fait un temps magnifique.

A 10 heures, je suis de retour à Garut, pour repartir un peu plus tard jusqu'à Tasikmalaya, presque deux heures de route. Chaleur impossible : ce car, comme tous les cars indonésiens que j'ai pris pour le moment, est très mal aéré, seules de petites fenêtres s'ouvrent à hauteur de plafond, incroyable ! En plus, la foule des voyageurs et les fumées de cigarettes n'arrangent rien. Heureusement qu'ici le tabac sent bien meilleur qu'en France (mélangé avec des clous de girofle) et m'incommode moins !

A Tasikmalaya, je déjeune de riz au lard (enfin, je crois bien que c'est du lard, mais certainement pas de cochon...) et repars peu après, à 12H45, pour Pangandaran où j'arrive à 16H30. Encore une dure journée, je suis fourbu. Je me paye un hôtel bien plus confortable que les derniers, face aux belles plages de l'Océan Indien, avec piscine, chambre avec salle de bain, télévision, air conditionné, draps, serviette et tout et tout. En demi-pension, cela me revient à 10 euros par nuit, c'est bien, non ? Toutefois les dîners et petits-déjeuners s'avèreront frugaux et à peine bons.

A la tombée de la nuit, je profite de la piscine et me délasse. Puis je dîne, mal, et me couche. Lecture avant de m'endormir assez tôt.

Samedi, je me promène de bonne heure sur la plage. Comme les Vietnamiens, les Indonésiens se rendent tôt sur la plage afin de ne pas être importunés par le soleil et les grandes chaleurs.

Pangandaran est un gros village de pêcheurs, bâti sur une presqu'île étroite avec des plages à l'ouest et à l'est et une réserve naturelle au sud. C'est aussi pratiquement la seule station balnéaire un peu valable de Java. Et c'est vrai qu'ici les plages, pas toujours propres, sont belles.

Après un petit-déjeuner plutôt frugal, je loue une bicyclette pour la journée et pars me promener. Je parcours à pied, durant deux heures, la réserve naturelle de part en part, aperçois biches à peine apeurées et singes hargneux.

Plus tard, je profite de la plage et me baigne en faisant attention aux vagues majestueuses. Le ciel est couvert mais il fait tout de même très chaud. Vers midi, j'observe les familles de pêcheurs tirant leurs filets sur la plage, le poisson y fourmille. Ici, on pêche de la même façon qu'en Afrique, à Madagascar ou au Vietnam.

Je déjeune d'un superbe poisson d'au moins deux kilos que j'ai choisi au marché : la grosse poissonnière me le grille et me le sert accompagné de riz et de sauce, c'est succulent ! Puis je digère en faisant du vélo et en me baignant. Le beau temps est revenu.

L'ambiance de ce village est vraiment agréable. De nombreux becak (cyclo-pousse) parcourent les rues, comme dans presque toutes les villes indonésiennes ; c'est un moyen bien sympathique de se déplacer.

Le soir, baignade dans la piscine de l'hôtel, repas dégoué et lecture au lit. Je pense à mes compatriotes qui sont allés choisir leur président aujourd'hui : aurons-nous droit à Chirac ou au grand méchant loup Le Pen ? Nous connaissons déjà la réponse...

Dimanche, après une journée de repos, je quitte cet agréable endroit, il faut bien que je continue ma route. J'ai bien mal à la gorge : chaleur d'hier ou climatisation de cette nuit ?

Le temps est gris, c'est presque mieux pour voyager. Car j'ai une très longue route aujourd'hui. Bus pour Banjar à 8 heures, où j'arrive deux heures plus tard. Là, pas de bus direct pour Yogyakarta, je prends celui pour Purwokerto, trois heures de trajet. Une heure plus tard, un bus repart jusqu'à Salaman, encore quatre heures de route dans des conditions épouvantables : mon siège étroit est dur comme du bois, je ne sais plus sur quelle fesse me poser. La route est encombrée, pleine de trous, les arrêts fréquents me fatiguent. Et nous sommes en surnombre, pas besoin de compter pour s'en rendre compte...

La nuit tombe, la pluie aussi, et j'arrive à Salaman à 18H30. Mais je ne suis pas au bout de mes peines : là, je dois encore prendre une moto-taxi jusqu'à Borobodur, une dizaine de kilomètres dont je ne vois pas la fin, le sac à dos secoué sur mes épaules. Je suis éreinté ! Plus de dix heures de route pour 300 kilomètres !

A Borobodur, l'auberge qui m'accueille est sommaire mais bien tenue, la famille qui la gère est très sympathique, j'obtiens même un second drap et une serviette, c'est vous dire !

Je regarde la télé dans la salle commune, match de football du championnat italien, mais vais rapidement me coucher.

Lundi, je me trouve dès 6H30 sur le fameux site de Borobodur, dont vous avez tous certainement entendu parler : il s'agit du plus grand monument bouddhique du monde, 123 mètres de côté et presque 35 de hauteur. Sa construction a débuté à la fin du huitième siècle et a duré 75 ans, mais, curieusement, le monument fut par la suite vite abandonné. Ce n'est qu'en 1955 que l'Unesco supervisa sa restauration, qui dura 29 ans. Terrasses ornées de stupas, bas-reliefs aux détails saisissants et magnifique vue panoramique depuis le sommet. Visite instructive et agréable.

A 8 heures, il fait déjà très chaud et je repars : premier bus jusqu'à Muntilan, puis second bus jusqu'à Yogyakarta, une ancienne ville royale renommée où j'arrive vers 10H30. Le temps de déposer mes bagages dans un petit hôtel du "quartier routard" et je file visiter le Kraton (palais du Sultan), décevant, puis les ruines d'une petite mosquée souterraine et le Taman Sari (anciens bains royaux). En fait, tout cela est moyen et je suis assez déçu.

Cependant la vie dans les rues est trépidante, mais trop de personnes m'abordent pour « me rendre service » : conducteurs de becak, faux guides, changeurs de monnaie, petits voleurs... c'est éreintant et désagréable. Je n'aime pas cette ambiance où l'on doit toujours rester sur ses gardes.

Enfin, je trouve un Café-Internet où je reste presque quatre heures : j'y passe beaucoup de temps car, sur les claviers indonésiens, les accents et cédilles n'existent pas et je dois faire de constants "Copier-coller" pour vous transmettre quelque chose de propre et de lisible. Dur travail.

Je rentre à l'hôtel vers 20 heures. Je n'irai pas voir de spectacle ce soir, je suis fourbu ; je sortirai à Bali, peut-être...

En Indonésie du mardi 7 au lundi 13 mai 2002 (seconde semaine)

Avant de commencer le récit de ma seconde semaine de voyage en Indonésie, je voudrais vous parler rapidement des Indonésiens. Ils n'ont pas un physique bien particulier : certains ressemblent à des Chinois ou des Coréens, avec leur tête ronde et leurs yeux bridés, d'autres, plus minces, à des Vietnamiens, d'autres sont plutôt bruns de peau avec un faciès allongé, de type malais, d'autres encore me font penser aux Malgaches. Dans l'ensemble tout de même, comme tous les Asiatiques, ils sont de petite taille et ont les yeux et les cheveux noirs. En ville, ils sont habillés comme chez nous. A la campagne, souvent, leurs vêtements sont plus traditionnels et colorés. Quelques femmes portent le foulard, mais ce n'est pas la majorité ; très peu se voilent d'un tchador. Ils semblent plutôt tolérants, même si j'ai déjà croisé plusieurs jeunes avec des T-shirts de Ben Laden (j'ai vu aussi des autocollants vantant les prouesses de ce dernier collés dans des magasins). Les écoliers et collégiens sont en uniforme : pour les garçons, short jusqu'à au moins seize ans et chemisettes portant les insignes de l'école, pour les filles robes et chemisettes, et quelquefois le voile. Et les élèves des deux sexes peuvent même porter une cravate (avec cette chaleur !). Ainsi, à première vue, ils n'ont pas l'air trop pauvre. Comme quoi...

Mardi, mon mal de gorge a disparu. A 6 heures, un minibus me transporte vers Prambanan. Ce petit minibus Volkswagen, prévu en France pour 8 personnes, propose ici 15 places assises. Le problème est que nous sommes 24 à occuper ces places... Infernal et dangereux ! Mais c'est l'Indonésie...

Une heure plus tard, je suis à Prambanan, qui fut le plus grand centre hindouiste du pays, regorgeant de temples (il y en eut jusqu'à 273 !). En effet, au neuvième siècle, l'hindouisme, en concurrence avec le bouddhisme, finit par l'emporter ; l'islam n'arrivera qu'au quinzième siècle. Ce site est maintenant en restauration depuis plus de 50 ans et je ne visite que les temples principaux dédiés à Civa, Vishnu et Brahmâ entre autres. Ils sont beaux sous le soleil, leur forme et décorations me rappellent les temples cambodgiens, mais on est quand même loin du charme d'Angkor.

8 heures, le soleil commence à taper ; je repars, toujours tout seul, direction Solo (eh oui !). Comme toujours, en plus des petits vendeurs, des guitaristes montent dans le car et chantent une chanson (et une seule...) avant de faire la quête.

Solo est une grande ville, pas grand-chose à voir a priori ; et puis, franchement, j'en ai marre des grandes villes...

Je reprends un bus pour Tawangmangu, où je descends jusqu'à une belle cascade de 81 mètres de hauteur, entourée de magnifiques arbres peuplés de macaques. Je me balade une heure, mais le temps se couvre comme tous les après-midi. Déjeuner léger, bof ! puis minibus (le quatrième de la journée) jusqu'à Plaosan, par une route de montagne très pentue. A 14H30, nouveau minibus pour Magetan, puis un autre pour Madiun où je prends un bus pour Jombang. J'y arrive la nuit tombée, à 18 heures. Je suis maintenant dans Java Est.

Rendez-vous compte, j'ai dû emprunter aujourd'hui 7 véhicules différents pour parcourir à peine 250 kilomètres. Je ne vous dis pas dans quel état j'erre ce soir ! Je trouve une chambre d'hôtel moins grande qu'un placard et m'endors sur un lit dur comme une planche...

Mercredi, le muezzin de la mosquée toute proche me réveille bien amicalement à 4 heures du matin par ses aboiements sans doute très sérieux. L'appel à la prière n'a pourtant pas l'air d'appeler grand monde...

Deux heures plus tard, je petit-déjeune à la gare routière. Hier, un employé m'a affirmé qu'il y avait un bus direct pour Propolinggo à 7 heures, en précisant de venir bien à l'avance. Alors je suis là et j'attends... A 7H30, toujours rien. Renseignement pris, le bus est prévu à 8 heures, puis on me dit 9 heures, puis 10 heures. Ce qui est pénible en Indonésie, c'est que les gens ne savent pas dire "Je ne sais pas..." ; non, il faut qu'ils vous répondent même s'ils ne connaissent pas la réponse! Alors on ne sait plus que croire et sur quel pied danser. Finalement le bus arrive à 8H45, heureusement que j'étais vigilant, autrement je l'aurais manqué. Bousculade, et moi, avec mon gros sac à dos, je ne peux monter qu'en dernier : toutes les places sont déjà occupées et je voyage debout durant trois-quarts d'heure, avant qu'un siège finisse par se libérer. Et voyager debout dans un bus indonésien n'a rien de folichon !

Midi. J'arrive à Probolinggo, qui n'est qu'une étape, et déjeune, bien pour une fois (brochettes de je ne sais quoi et riz). Une heure après, installé inconfortablement dans un minibus surchargé, me voici en route pour Cemoro Lawang. Dieu que ça grimpe ! Une heure et demie pour faire 45 kilomètres...

A 14H30, je suis enfin sur place. Il fait frais ici, vu l'altitude, et c'est bien agréable. Mais le temps est gris et des nuages cachent le volcan Bromo, juste devant moi. Je trouve une chambre plus que simple (un lit et c'est tout) pour moins de trois euros. Ici les gens sont assez typés : face allongée et noire, corps minces et peau mate. J'apprendrai plus tard que toute la population du coin est hindouiste.

Plus tard, le ciel se dégage un peu et j'observe le Bromo : haut de 2 392 mètres, le cratère mesure 800 mètres de diamètre, ce n'est pas rien, et il fume continuellement. D'autres cratères se trouvent à proximité, le tout dans un cratère encore plus grand de 11 kilomètres de diamètre, aride et lunaire. Impressionnant !

Il fait froid ce soir, pull-over et veste me sont bien utiles. Je me couche tôt, car demain, si tout va bien, demain... (surprise...)

Jeudi, 3H45, le chauffeur de la Jeep me réveille. D'autres personnes sont déjà dans la voiture et nous grimpons, en une demi-heure, jusqu'au mont Pananjakan, à 2 770 mètres d'altitude, qui culmine tous les alentours. C'est un point idéal (et connu internationalement...) pour assister au lever du soleil sur le volcan Bromo. Courte grimpe parmi les kiosques de souvenirs et de restauration, on se croirait à Lourdes ! Autant il y avait peu de gens au village, autant je suis surpris par la forte affluence ici. J'apprends alors qu'aujourd'hui est un jour férié en Indonésie, c'est Pâques (!).

5H15, ça y est : le jour apparaît, puis le soleil se lève et éclaire peu à peu le Bromo, c'est magnifique, car le ciel est bien dégagé. A 6 heures, nous repartons en Jeep jusqu'au Bromo lui-même. Là, vingt minutes de montée aménagée jusqu'en haut du cratère. Ici, c'est une véritable entreprise touristique : une bonne cinquantaine de Jeep sur le parking, une centaine de petits chevaux pour transporter les touristes qui le désirent, et sont là aussi tous les vendeurs de bonnets, d'écharpes, de fleurs séchées ou de cartes postales... et j'en passe. Reste que le cratère est majestueux ; tout au fond un petit trou fume et répand son odeur sulfureuse.

A 8 heures, de retour au village, le conducteur me réclame le paiement que j'ai déjà réglé la veille à l'hôtel : il s'avère que ce ne serait pas la bonne Jeep qui m'ait pris ce matin et que soi-disant l'autre m'aurait attendu en vain. Ça sent l'arnaque à plein nez, je me fâche et m'en vais sans repayer une seconde fois. De toute façon, au village, ils se connaissent tous et s'arrangeront bien ensemble...

Peu après, je prends un minibus pour Probolonggo : il mettra deux heures et demi pour parcourir les 45 kilomètres en descente ! Puis bus pour Batangan, où j'arrive à 14 heures. Malheureusement, à l'entrée du parc national de Baluran, situé à l'est de Java, le gardien ne parle pas anglais et ne peut répondre à mes questions. Pratique pour avoir des infos... Ah, le tourisme en Indonésie !

Je pense renoncer à la visite mais, finalement, je tente le coup, achète quelques provisions, paye le droit d'entrée et prends un moto-taxi jusqu'au poste de Bekol, 15 kilomètres à l'intérieur du parc. Là, quelqu'un parle anglais et je loue une chambre sur la plage de Bama, 3 kilomètres plus loin, où la moto me conduit. En chemin, nous croisons gazelles, paons, coqs et canards sauvages et meute de coyotes (ou quelque chose comme cela).

La petite plage a l'air sympathique, mais le fond marin se révèle vaseux, pas question de me baigner. Quant à la chambre, un désastre : pas d'électricité, des lits pourris, une chaleur torride et juste un puit où puiser l'eau pour la toilette. Mais je suis seul sur le lieu, à part un gardien, et ça, c'est agréable. Comme il me reste une heure avant la tombée de la nuit, je fais une courte balade et fais fuir des nuées de macaques.

Plus tard, le gardien m'apporte quand même un drap et un traversin propre, ainsi qu'une lampe à pétrole qui me permet de lire un peu. Fatigué, à 20 heures, je m'endors.

Sommeil de courte durée car, toute la nuit, de charmantes petites souris blanches, courent sur mon corps (drôle de sensations !), viennent me mordiller les oreilles, le nez et les doigts des pieds et des mains. Je les chasse, mais elles reviennent me réveiller à de nombreuses reprises. Ce n'est pas qu'elles soient méchantes, mais qu'est-ce qu'elles sont ennuiquantes ! Finalement, je les attrape par la queue, je les donne à ces messieurs ; ces messieurs leur disent...

Vendredi, c'est trempé de sueur que je me réveille à 4H30. La nuit s'éclaircit déjà et, à 5 heures, le soleil se lève. Je me promène un peu, puis, sac au dos, je parcours les trois kilomètres qui me séparent de Bekol, en ne voyant toutefois que peu d'animaux. Moto-taxi jusqu'à la sortie du parc. Vers 7 heures, un bus m'emmène à Banyuwangi, le port d'embarquement pour Bali.

9H30. Bye-bye Java ! Le ferry traverse le détroit de Bali en 30 minutes et accoste. Bali, lieu mythique ! Bali, l'île des Dieux, un petit paradis à ce qu'il paraît ! En fait, ce n'est qu'à 11 heures que je débarque : il y a en effet une heure de décalage horaire avec Java. Bali m'accueille...

Bali est une île de religion hindouiste. Pas bien grande (140 kilomètres de long sur 80 de large), mais très touristique ; beaucoup d'Australiens surtout (proximité, coût de la vie peu élevé pour eux et nombreux spots de surf). Malgré cela, Bali a su garder toutes ses traditions, à ce qu'on dit...

Un bus me conduit jusqu'à Denpasar, la "capitale", 300 000 habitants. Jolis paysages en cours de route. Mais quelle déception à Denpasar : embouteillages, pollution, petites arnaques et sollicitations diverses. Et puis les prix flambent ici, par rapport à Java, du moins dans les endroits touristiques.

Je me rends 5 kilomètres plus loin, dans la ville balnéaire de Sanur : même pollution, mêmes embouteillages, mêmes sollicitations et prix deux à quatre fois plus chers qu'à Java. Déception sur toute la ligne. Attendons de voir...

Chambre toute simple dans une petite pension de famille, visite rapide et presque quatre heures d'Internet. Puis dîner au Mc Donald's, aussi cher qu'en France (donc vraiment cher pour les Indonésiens qui mangent normalement pour dix fois moins). Je rentre me coucher, crevé, à 23 heures. Mauvaise surprise, le ventilateur de plafond fonctionne, mais ne brasse pas d'air du tout. Du coup, il fait une chaleur insupportable. Et puis la salle de bain est sale et envahie de gros cafards plus ou moins agonisants... La patronne devait pourtant tout nettoyer ! Maintenant, elle dort...

Samedi. Quelle mauvaise nuit j'ai passé, entre chaleur accablante, transpiration et chiens qui aboient de longue.

A 9 heures, je loue pour quatre jours une petite Suzuki tout terrain, correcte et, surtout, bien assurée, ce qui est indispensable. Ce n'est pas trop cher et vraiment nécessaire pour découvrir le vrai visage de Bali. L'Allemand qui tient l'agence est sympathique et parle le français couramment ; il me donne beaucoup d'informations et de recommandations en ce qui concerne le racket policier et les arnaques touristiques des mafias locales, ça promet...

A 10 heures, me voici parti. Je roule prudemment, histoire de m'habituer à la conduite à gauche. Direction le sud, la zone où sont regroupés la plupart des grands hôtels le long des plages. Circulation importante.

A la pointe sud de Bali, je m'arrête au temple hindouiste Ulu Watu, situé sur une belle falaise au-dessus de la mer. Une fête s'y déroule, j'ai de la chance. Tous les gens sont en sarong, la tête recouverte d'un turban. Beaucoup de mouvements et de donations. Chants et processions. Je dois moi aussi porter un sarong, comme ce sera le cas pour tous les temples que je visiterai sur l'île ; je me sers de mon drap housse pour cela. Toutefois, les touristes ne peuvent pas pénétrer dans le sanctuaire même, ils doivent rester aux proches abords.

Je repars. Partout, beaucoup de temples. Certaines maisons ont même le leur. Les rues sont décorées de hauts bambous ornements. L'après-midi, d'autres temples m'accueillent : celui de Kapaï, de Mengwi et surtout de Batukau, situé en altitude dans un superbe environnement. Ici, il fait plus frais et le lieu est splendide. Une petite route en mauvais état me permet ensuite de rejoindre Bedugul et le lac Bratan. Je traverse de beaux paysages de rizières et de petits villages en fête. Malheureusement, il fait gris.

Plus tard, à Candikuming, je prends une chambre dans un losmen tout neuf, propre et fournissant eau chaude et serviette, choses rares en Indonésie. Dîner correct dans un restaurant tout proche : riz et poulet au lait de noix de coco.

Dimanche, 6 heures, je repars, bien reposé, et rejoins le nord de Bali, puis longe la côte vers l'est, en contournant les monts Agung et Seraya.

Tout le long s'échelonnent de petits villages de pêcheurs et de très nombreuses barques sur les plages : ce sont les prahus, bateaux colorés, à balanciers, et à la proue ornée d'une tête de monstre. J'hésite à me baigner : les fonds marins sont splendides, paraît-il, mais un début d'otite m'en dissuade.

Ma voiture a des problèmes dans l'après-midi, visiblement un culbuteur qui tape ; je ne tourne plus que sur trois cylindres et j'ai du mal à monter certaines côtes. J'arrive quand même jusqu'à Tirtagangga, au crépuscule, d'où j'appelle le loueur qui m'apportera une autre voiture demain matin. Je passe la nuit ici, dans un petit hôtel familial.

Lundi. Bon anniversaire, Didier. J'ai 47 ans aujourd'hui, ça ne nous rajeunit pas tout ça...

Il fait beau, je visite le Water Palace, passe trente minutes sur Internet, récupère ma nouvelle voiture, une grosse Toyota dont la climatisation ne marche pas (dur, dur...) et parcours les environs, une zone magnifique grâce à ses nombreuses rizières en terrasse.

J'arrive à midi au temple de Besakih, après plusieurs arrêts en cours de route. C'est un grand et bel ensemble, à 950 mètres d'altitude ; malheureusement, comme tous les jours à partir de 10 ou 11 heures, le temps est maintenant couvert : pas de belles photos donc... Je me dirige ensuite jusqu'au Lac Batur, lac de cratère à 1 400 mètres d'altitude, où je déjeune d'un buffet pas génial du tout. C'est vraiment difficile de trouver de la bonne nourriture locale dans ce pays...

Route vers le sud et arrêt à Klungklung, une ancienne capitale royale où je visite le palais de justice et son pavillon flottant. Puis Kusumba, au bord de l'eau, où se récolte le sel de façon un peu particulière : on met l'eau de mer dans des troncs de palmiers creux et on laisse évaporer.

Un peu plus tard, je m'arrête près d'une rivière. Ici, comme partout tous les soirs, dès qu'il y a un peu d'eau sur le bord des routes, hommes et enfants viennent au "mandi", le bain journalier, avec savon et serviettes. Ils se baignent nus, sans complexes, et en profite pour se laver. C'est une véritable cérémonie à Bali. Les hommes me voient et m'appellent ; avec la chaleur qu'il fait, je ne peux résister, me déshabille et me baigne aussi. Avant, les femmes faisaient de même, mais trop de touristes prenant des photos, elles se cachent maintenant.

Puis embouteillages et pollution extrême dues aux échappements de certains véhicules : par moment, je ne vois même pas les voitures qui arrivent en face, tellement la fumée est abondante.

A la tombée de la nuit, me voici à Ubud, la ville la plus touristique de l'intérieur, 8 000 habitants, qui ne compte pas moins de 200 hôtels et losmens, c'est vous dire... Je trouve une belle chambre, propre et agréable, avec douche (eau froide, supportable ici) et petit-déjeuner, pour 5 euros !

Ubud est considéré, à juste titre, comme le centre des traditions et de l'art balinaise. Alors je sors, pour assister à un spectacle de danses Legong: pendant 90 minutes, 38 musiciens (les gamelans) jouent, principalement du xylophone (gangsü), mais aussi du tambourin, du gong, de la flûte... Et de nombreux danseurs et danseuses me montrent leur art : surtout jeux de mains (jeux de vilains ?) et du regard. Enfin, vous connaissez... Les costumes sont eux-aussi magnifiques.

Mardi, beau temps matinal. Visite d'Ubud et de ses environs. A midi, je suis à Tampaksiring, village au milieu des rizières. Comme à Java, c'est vert partout à Bali, un vert qui a de multiples tons. Sur les routes, je croise de nombreuses femmes se rendant aux temples et portant sur leur tête une belle corbeille de fruits qui serviront d'offrandes aux dieux hindous. Je parcours ainsi 160 kilomètres dans la journée.

A Ubud, le soir, se fête l'anniversaire du plus grand temple, et je m'y rends. Je ne le regrette pas. Tout d'abord, une vaste procession se déroule dans la rue, là-aussi toutes les femmes portent leur corbeille de fruits sur la tête, le mari et les enfants à leur suite. Puis, vêtu comme un fidèle, j'assiste aux prières et aux chants (ooooommmmm, oooooommmmm...), aux danses et à la musique. Les gens sont pour la plupart assis par terre en tailleur. Assez peu de touristes. La ferveur est immense, plusieurs centaines de personnes, peut-être la moitié de la ville, se sont rassemblées ici. Trois orchestres jouent dans différentes parties du temple, c'est grandiose, je crois rêver. Les bâtonnets d'encens brûlent. Et surgissent au milieu de tout cela, bien éclairées, les faces des statues monstrueuses aux crocs acérés. La cérémonie prend fin avant 23 heures et tous les participants rentrent chez eux, ramenant les offrandes auparavant offertes aux dieux ! (au moins, ainsi, pas de gaspillage...)

Mercredi. Je repars au petit matin vers Sanur et rends ma voiture à 8 heures. Je rencontre ensuite le consul honoraire de France (renseignements sur Timor) et achète un billet d'avion pour l'île de Lombok (30 dollars), où je me rendrai cet après-midi en 30 minutes de vol. Puis deux heures et demie d'Internet et déjeuner au Mc Do (ah ! ça fait du bien !). Après cela, direction l'aéroport, vol à 15H40 et bye bye Bali.

Bali ? A mon avis, du bon et du beaucoup moins bon : le tourisme a fait ici beaucoup de mal, mais en circulant comme je l'ai fait (820 kilomètres en cinq jours), j'ai pu voir des choses intéressantes. Mais ce n'est certainement pas une destination où je reviendrai...

A 16H15, j'atterris à **Lombok**, l'île de la Sonde la plus à l'ouest. 2,4 millions d'habitants ici, dont 85 % de musulmans. Lombok signifie "piment" en javanais. L'île est plus petite que Bali, et beaucoup plus sauvage. A Mataram, la ville principale, la circulation est fluide, dans de larges avenues. Difficulté pour trouver un hôtel : le premier est fermé, le second complet, le troisième pas génial et bruyant, mais je m'y installe quand même, car la nuit tombe. Puis je mange dans un stand sur le trottoir quelques bonnes brochettes accompagnées de riz, en compagnie d'une famille très sympathique dont le père est commandant de police. Il me renseigne sur l'île.

Jeudi. Finalement, je n'ai pas si mal dormi. Temps superbe. Je loue un cyclomoteur Honda pratiquement neuf pour 4 jours. Et me voici parti à la découverte de Lombok. Tout est vert, beau, peu de circulation et pas de pollution. Après l'enfer de Bali, je revis...

Arrêt au marché de Sukarara, très typique, qui se tient des deux côtés de la route. La population est adorable. La plupart des gens se déplacent ici dans des carioles, quelquefois superbement peintes, tirées par un cheval. Plus loin, autre marché, à Sengkol, tout aussi sympa. A Rembitan, je visite un vieux village Sasak; les Sasaks sont les habitants originaires de la région.

J'arrive un peu plus tard à Kuta, ma destination finale. Quel magnifique endroit, un régal pour les yeux ! Ce site est encore assez peu fréquenté, malgré une bonne dizaine de petits hôtels le long de la plage et un Novotel un peu plus loin. Les touristes sont rares. Installation dans un bungalow, baignade et promenade en cyclo dans les environs, tout aussi superbes. Les pirogues n'ont ici qu'un seul balancier et le sable est assez spécial : il est formé de billes d'environ 1 millimètre de diamètre et on s'y enfonce en marchant.

Le soir, j'assiste au retour des pêcheurs à Gerupuk, un petit village situé 9 kilomètres plus loin. Ambiance et spectacle garantis. Des milliers de maquereaux sont enlevés des filets : ils les vendent environ un demi-euro le kilo, c'est peu. Des enfants nus jouent au cerf-volant sur la plage, d'autres se poursuivent où se baignent. Bonne humeur et authenticité.

La nuit, de nombreuses personnes, une bouée autour du corps, s'en vont pêcher à la lanterne, ou ramasser des coquillages. Le spectacle de toutes ces lampes qui brillent au-dessus de l'eau est surprenant.

Vendredi, je me balade déjà dès l'aube et assiste ainsi au lever du soleil. Je me promène encore toute la journée, m'arrête de temps en temps me plonger dans l'eau ou lire sur la plage. Sur certaines, des enfants proposent des colliers, tee-shirts, noix de coco (délicieuses) ou ananas, tout ça pour trois fois rien. Ils sont là tous les après-midi, et l'argent gagné leur permet d'aller à l'école, le matin.

Dieu, que la région est belle ! Le paradis ! Je déménage et m'installe à l'hôtel de Gerupuk, dans un bungalow : je suis le seul client et l'unique touriste du village. Tranquillité assurée et, de plus, le jeune patron est aux petits soins pour moi. 3 euros le bungalow avec petit déjeuner, 1 euro de plus par repas... Ça laisse rêveur, non ?

Samedi, ma vie dans ce petit paradis continue de même : balade en cyclo, plage et lecture. Je me repose ainsi de mon fatigant début de voyage. Le temps est toujours au beau fixe. J'ai la chance d'assister par hasard à une fête de mariage, dans un village à une dizaine de kilomètres de Gerupuk : une fanfare arrive à pied par la route, à la grande joie de tous.

Ici, l'instrument qui prime est la cymbale et la musique est rythmée, très belle d'ailleurs. Le tout est bien plus authentique qu'à Bali. Et je suis encore le seul touriste sur place...

En soirée, retour des pêcheurs : je suis toujours aussi abasourdi par le nombre de maquereaux se débattant dans les filets, une bonne cinquantaine au mètre carré. Les pêcheurs ne sont pas satisfaits pour autant : ils préféreraient pêcher d'autres poissons qu'ils vendraient bien plus chers, évidemment...

Dimanche, le soleil brille toujours. Mais, contrairement à Java ou Bali, il ne fait pas une chaleur épouvantable ici, l'île étant assez aérée.

Ma journée se passe comme les précédentes : farniente.

Lundi, je décide de faire un grand tour de l'île, mais je ne sais si je pourrai y arriver en une seule journée, je verrai bien... Je passe à Mataram prévenir le propriétaire du cyclomoteur que je le garde deux ou trois jours de plus (à 6 euros par jour, pas la peine de m'en priver...).

A l'ouest, Senggigi est la grande station balnéaire de Lombok. Pour moi, elle ne présente ni le charme ni l'intérêt de Kuta, même si l'environnement est joli. Les pêcheurs utilisent ici des voiles, ce que je n'ai pas vu ailleurs. Je poursuis ma route en longeant la côte nord, la mer de Flores.

Puis, à l'est, j'emprunte une route de montagne, superbement fleurie et ombragée. Fabuleux paysages de champs et de rizières, gens qui me saluent sur la route en criant des "Hello, mister!" avec un grand sourire, petits villages aux maisons de bois, de roseaux et de chaume. Et toujours un temps magnifique.

J'ai pratiquement parcouru aujourd'hui 250 kilomètres, mes fesses me font mal et je suis encore loin de Gerupuk, que je ne peux rejoindre avant la nuit. Alors je prends une chambre dans une petite auberge de Sapit, un beau petit village d'altitude du centre-est de Lombok, au pied du mont Rinjani, volcan grandiose culminant à 3 726 mètres. Je dîne dans une échoppe du village en étant l'attraction du moment : une foule d'habitants m'entoure...

En Indonésie du mardi 21 au lundi 27 mai 2002 (quatrième semaine)

Mardi, après une nuit fraîche, les appels des muezzins me réveillent dès 4 heures. Mais je me suis couché tôt et j'ai suffisamment dormi. J'ai remarqué hier que tout ce secteur comporte visiblement bien plus de mosquées qu'ailleurs et il s'en construit encore pas mal. A 7 heures, après un bon petit-déjeuner, j'enfourche mon cyclo et, toujours au pied du superbe Rinjani éclairé par le soleil, passe par Swela et Aik Mel pour arriver à Tetebatu. Paysages grandioses et vie rurale intense : récolte du riz, battage des graines et séchage.

Tous les petits villages traversés ont au moins une grande mosquée et beaucoup d'étudiantes portent ici un foulard blanc sur la tête. Je croise de nombreuses carrioles à cheval et des bemos (minibus local) pleins à rabord.

A Tetebatu, je me promène à pied très agréablement durant une heure : forêt, petite cascade et ruisseaux au milieu des rizières verdoyantes.

A midi, pause dans un petit village de l'est et baignade.

En prenant mon temps, j'arrive en fin d'après-midi à Gerupuk, après 230 kilomètres de route. Aujourd'hui, les pêcheurs ne sont pas sortis à cause de la mauvaise mer ; je n'assisterai donc pas à mon spectacle quasi-quotidien...

Mercredi. Encore une journée de farniente et de promenade. Je resterai bien ici encore quelques jours, mais il me faut continuer mon voyage : demain, je m'en irai, c'est décidé.

Comme les jours précédents, je profite de ma pharmacie portable pour soigner plusieurs enfants : principalement blessures purulentes (coups de machettes ?) et gale. La journée se passe ainsi, nonchalamment. Les pêcheurs ne sont pas sortis aujourd'hui non plus. Tant pis...

Jeudi. Aujourd'hui, c'est ma fête, au vrai sens du terme : c'est la saint Didier. Temps superbe. Mais il fait donc toujours très beau à Lombok ?

Dès 6H30, je quitte mon bungalow et rejoins Mataram, à 70 kilomètres. J'y rends mon cyclo, passe presque trois heures sur Internet, réponds à mes onze messages, fais quelques courses et, à midi, déjeune au Mc Donald's avant de rejoindre la gare routière pour partir m'embarquer à l'est de l'île pour Sumbawa. J'espérais partir en avion, ce qui m'aurait évité deux jours de longue route, mais pas de vol prévu jusqu'à samedi. Le bemo met presque 2 heures pour rejoindre Labuhan Lombok, d'où je prends le ferry de 15 heures.

J'ai parcouru en tout 990 kilomètres dans cette île que j'ai de la peine à quitter, vraiment.

Que retenir de Lombok ? Une merveille, un régal, une population gentille comme tout, du soleil, une nature exubérante. D'un certain côté, cela me rappelle un peu les Seychelles, dont j'ai gardé un bon souvenir. Très peu de touristes. Tranquillité et authenticité. Un autre mode de vie... Pieds nus pendant 8 jours...

Une heure et demie plus tard, j'arrive à **Sumbawa**, île qui fait trois fois la superficie de Lombok avec trois fois moins d'habitants (800 000), musulmans pour la plupart. Puis deux heures de bus pour Sumbawa Besar. Hôtel rudimentaire, au sol et aux draps sales, et, de plus, bruyant car il accueille une équipe de foot.

Vendredi, après avoir jeté un coup d'œil sur l'extérieur de l'ancien palais du Sultan, je prends à 7 heures un minibus pour Bima. Mais celui-ci tourne une heure en ville avant de partir, histoire de trouver des passagers supplémentaires ! La route est sinueuse et longe la mer de temps en temps. Villages de pêcheurs, maisons sur pilotis, catamarans archaïques de pêche, bassins d'aquaculture... Mon siège est étroit et vraiment inconfortable. Je souffle un peu lors de l'arrêt déjeuner à midi. A 15H30, j'arrive enfin à Bima, ville de 40 000 habitants. 8 heures de route pour moins de 240 kilomètres ! Je suis fatigué, et il y a de quoi...

Je me renseigne alors pour louer un cyclomoteur ou une voiture pour visiter les environs demain, mais cela semble impossible ici. Niet ! Je suis un peu déçu de ne pouvoir le faire, bien que je sache que Sumbawa n'est pas une des plus belles des Petites Iles de la Sonde. Du coup, j'achète un billet d'avion pour rejoindre demain matin l'île de Flores, vol de 30 minutes qui m'évitera deux heures de route et neuf de ferry, pour pas beaucoup plus cher.

Je m'offre aussi une chambre avec TV5, histoire d'avoir des nouvelles et sors prendre un en-cas dans un petit restaurant de rue, au milieu du marché de nuit mouvementé.

Samedi, je flâne un peu en ville. Ici de nombreuses boutiques vendent des tee-shirts de Ben Laden, mais je n'en trouve aucun à ma taille ; moi qui voulais provoquer à mon retour en France ! Je prends un bus pour l'aéroport à 9 heures et m'envole à 11 heures dans un petit avion d'une cinquantaine de place. Le survol de nombreuses îles, dont Komodo et Rinca, est magnifique. 30 minutes plus tard, me voici au-dessus de Flores et, là, catastrophe...

Non, l'avion ne s'écrase pas, autrement je ne serais plus là pour vous le raconter ; mais il a une panne et doit rebrousser chemin. A midi, j'atterris donc de nouveau à Sumbawa, débarque et, après plus d'une heure d'attente, apprend que le vol est annulé. Comme il n'y en a qu'un par jour et que le ferry tri-hebdomadaire est parti ce matin, nous décidons, avec une douzaine d'autres touristes, de louer un minibus, puis un bateau pour traverser.

Après un arrêt en ville, nous atteignons le port de Sape trois heures plus tard et embarquons sur un superbe bateau en bois à 17 heures. La traversée me coûtera finalement dix fois plus cher que le ferry, mais deux fois moins que l'avion. Toutefois, que de temps perdu !

La mer est calme, le paysage magnifique, mais la nuit tombe peu de temps après. C'est soir de pleine lune. Je discute avec les autres voyageurs, recueille ainsi des informations sur des endroits que je désire visiter, bouquine un peu, et arrive à dormir durant trois heures avant notre arrivée à Labuhanbajo juste avant minuit. Je débarque, ne traîne pas, trouve une petite chambre pas loin du port et me couche sous une moustiquaire ressemblant à un gruyère. Quelle aventure !

Dimanche, le muezzin de la mosquée me réveille à 5 heures. Peu après, la patronne balaye la cour à grand bruit. Alors, exaspéré, je me lève...

Labuhanbajo est un petit port tranquille, le plus à l'ouest de Flores.

Flores, quel beau nom ! Lors de sa découverte au seizième siècle, l'île avait en fait été appelée par les Portugais "Cabo de Flores", ce qui veut dire "Cap des fleurs". Elle ne restera pas longtemps portugaise, les Hollandais s'en emparant au dix-septième siècle. Elle s'étend sur un peu moins de 400 kilomètres de long et 70 de large au maximum. Mais il faut 30 heures pour la traverser en saison sèche, le double lorsqu'il pleut ! C'est aussi l'île la plus catholique d'Indonésie (85 % de chrétiens, 10 % de musulmans, mais presque 100 % d'animiste !). 1,6 millions d'habitants, surtout d'origine malaise, chinoise et mélanésienne. D'après le Guide du Routard, Flores est peu touristique et c'est leur préféré parmi les Petites Iles de la Sonde. Je vais pouvoir en juger...

A 6H20, je pars sur un bateau que je loue et le pêcheur me conduit jusqu'à **Rinca**, l'une des deux îles principales du parc national de Komodo, la plus sauvage et la moins touristique. Deux heures de navigation sur une mer tranquille. Très beaux paysages : montagnes nues, rochers émergeant de l'eau (moins spectaculaire toutefois qu'à la baie d'Along au Vietnam), barques de pêche...

Sur Rinca, je me balade deux heures (5 kilomètres) en compagnie d'un guide, obligatoire, et pour cause, il y a danger : buffles et varans géants occupent les lieux. Je contemple plusieurs de ces derniers, impressionnants. Je vois aussi des singes et des biches. Paysage superbe et points de vue époustouffants.

Pour la petite histoire : le *Varanus Komodoensis*, appelé plus couramment komodo, varan et quelquefois dragon, fut découvert par un pilote hollandais en 1911 seulement. C'est le dernier animal préhistorique survivant sur terre, espèce vieille de plus de 100 millions d'années ! On en trouve environ 3 000 dans le parc ; il peut mesurer jusqu'à 3 mètres de long et peser 150 kilos. Cet animal est capable d'assommer un buffle d'un coup de queue, ensuite il le tue avec ses dents de 3 ou 4 centimètres de long crénelées comme une lame de scie, le laisse faisander puis, au bout de quelques jours, l'ingurgite d'un trait (mais comment fait-il ?). Sa langue fourchue, longue de 40 à 50 centimètres, est rouge (d'où la légende du dragon crachant du feu). Son odorat peut détecter une proie à 3 kilomètres. Même s'il paraît la plupart du temps indolent, il est capable de courir très vite, alors méfi !

On ne recense à ce jour que 7 accidents mortels connus, car il attaque rarement l'homme, mais la méfiance est toutefois de rigueur ; c'est pourquoi le guide est armé d'un bâton fourchu. Mais est-ce bien suffisant ? Car les buffles sont sauvages et peuvent eux-aussi attaquer...

Retour à Labuhanbajo à 14H30. Je m'installe dans un autre hôtel, complètement délabré mais propre, à l'écart du village et à 100 mètres d'une plage déserte. Repos. Quelle quiétude !

Repas au restaurant de l'hôtel. Je suis le seul client ici...

Lundi. Très bonne nuit, bien au calme et en pleine nature. Et pas de mosquée à proximité pour me réveiller... Ce qui ne m'empêche pas de prendre le bus de 7 heures pour Ruteng, ville distante de 138 kilomètres. Route de montagne, très sinueuse et en mauvais état ; mais, pour une fois, je suis bien installé. Beaucoup de passagers sont malades.

A midi, je débarque à Ruteng (1 700 mètres d'altitude) et m'aperçois que mon sac à dos, sur le toit, a été ouvert et fouillé par le commis. Je fais intervenir un policier qui est près de là, vérifie devant lui le contenu du sac dans lequel tout est sens dessus-dessous et ne trouve rien de manquant. Mais le commis, interrogé, me rend mon opinel que, soi-disant, il avait trouvé sur le toit. Incroyable : il faut que j'arrive en région chrétienne pour être volé ! Je fulmine...

Petit hôtel, repas frugal et impossibilité ici aussi de louer un cyclomoteur ; du coup, je pars avec un mototaxi visiter les environs. J'arrive à Cara, lieu renommé pour ses rizières en toile d'araignée, mais le ciel s'est couvert entre-temps, dommage. Ça faisait bien longtemps que je n'avais pas vu de nuages ! Quelques gouttes de pluie aussi.

De retour à Ruteng, il commence à faire frais. Je dîne, puis rejoins une bonne partie de la population devant l'église : elle attend l'arrivée d'une gravure de la Vierge Marie, envoyée par la Hollande. Les rues sont décorées, un petit groupe joue de la musique locale et danse. A 23 heures, toujours rien : je rentre me coucher.

En Indonésie du mardi 28 mai au lundi 3 juin 2002 (cinquième semaine)

Mardi, ma cinquième semaine de voyage indonésien commence...

5H30 : réveillé par des coq bruyants, je me lève. A force de soigner la gale des autres, je crois que je l'ai attrapée : mes fesses sont recouvertes de boutons qui me grattent. Toutefois, je le fais le plus discrètement possible...

7H30 : départ du bus pour Bajawa, à 134 kilomètres d'ici. Route toujours aussi tortueuse et mauvaise, le bus est à moitié vide. Ça secoue beaucoup, entre les virages étroits et les nids de poules ; des gens vomissent. Mais quels somptueux paysages, quelle végétation luxuriante ! Je suis installé près du chauffeur, place idéale, à côté d'une jolie et sympathique jeune fille. Le chauffeur est sympa lui aussi : à ma demande, il s'arrête à plusieurs reprises pour que je puisse prendre des photos. Nous descendons beaucoup au début du trajet, arrivons près de la mer, puis remontons.

10H30 : petit arrêt pour déjeuner ! A cette heure-ci ! Je m'en passe...

12H15 : arrivée à Bajawa, village à plus de 1 000 mètres d'altitude. Chambre dans un losmen et déjeuner dans un restaurant chinois.

14H : ici aussi, impossibilité de louer un cyclomoteur. Décidément, Flores n'est pas facile à visiter. Je loue finalement un minibus avec chauffeur, cela me revient moins cher que le prix demandé par les moto-taxi contactés ! Et le chauffeur et son apprenti sont drôlement sympas !

15H30 : après avoir suivi une petite route bordée de bosquets de gros bambous, me voici à Bena, au pied du mont Inérié, impressionnant volcan. Bena est un superbe petit village ngada : les maisons sont bâties autour d'une grande place servant de cimetière et abritant de beaux cercles mégalithiques, pierres de sacrifice (pour les buffles) et totems animistes, bien que le village soit entièrement catholique. Le tout est bien conservé, puisque toujours habité et utilisé. Quelle chance, le soleil fait son apparition dans un ciel voilé, juste à temps pour les photos.

17H : retour à Bajawa et 4 heures d'Internet. Rien que ça...

21H30 : restaurant chinois et retour au losmen. Bonne nuit...

Mercredi, je suis déjà dans le bus à 6H45, direction Soa, à 17 kilomètres. Mais celui-ci s'arrête tout le temps pour charger. Nous sommes serrés comme des sardines en conserve. A un moment, nous sommes 25 personnes à l'intérieur (pour 9 places), plus une dizaine sur le toit. Les gens se rendent aux champs et il y a de l'ambiance, ça oui ! Du coup, après maints détours, je n'arrive à destination qu'à 9H15 ! Il s'agit d'une source d'eau chaude, avec bassins, mais c'est fermé pour nettoyage ; pas de chance !

Dans toute la région, la végétation est luxuriante ; des bosquets de gigantesques bambous s'élèvent vers le ciel. A 9H30, j'attends le bus pour Riung, mais j'apprends que celui du matin est supprimé, étant tombé il y a peu dans un ravin (un seul mort). Celui de l'après-midi ne passant que vers 15 heures, courageux et découragé, me voici parti à pied pour environ 45 kilomètres, mon gros sac à dos sur les épaules. Je marche, je marche, aucun véhicule ne passe.

Finalement, au bout de 3 kilomètres, une voiture, la seule, s'arrête et me fait monter : c'est un prêtre responsable des paroisses du secteur, fort sympathique et parlant très bien l'anglais. Il m'avance d'une bonne moitié du parcours. Puis, de nouveau, je marche durant une petite heure. Puis un bémo, sans doute égaré dans le coin, me ramasse et me voici à Riung à 14H30, trois heures avant le bus. J'ai bien fait de tenter le coup...

Riung est un charmant petit village de pêcheurs musulmans sur la côte nord de Flores. La plupart des maisons sont construites sur pilotis et la vue depuis l'embarcadère est jolie. Mais il n'y a pas de plage, que de la vase et de la mangrove. Et impossible de trouver un bateau à un prix raisonnable pour me balader demain parmi les îles du coin et faire du snorkelling (tuba et masque pour admirer les fonds marins). C'est pourtant la seule chose à faire ici. Je suis déçu, d'autant plus que les jeunes "guides" qui tournent autour des touristes (nous sommes deux dans le village) se révèlent désagréables et malpolis. Les vieux sont plus sympathiques, avec leur bouche grimaçante rouge par le bétel.

Mon losmen est vraiment bas de gamme ; pas beaucoup de choix ici. Mais j'y dors bien...

Jeudi. Puisque je refuse de payer le prix demandé pour le bateau (qu'ils aillent au diable !), je prends le minibus de 6H40, direction Ende, à 110 kilomètres. La route est vraiment mauvaise, pire que celle d'hier, et je n'ai pas une excellente place, un couple de Chinois ayant réservé les deux sièges près du chauffeur (en Indonésie, les Chinois sont nombreux, souvent

là depuis trois générations, et ils détiennent presque tous les commerces et beaucoup d'hôtels et de restaurants). Arrêt déjeuner à 8H30, arrivée à midi ! De mieux en mieux...

A Ende, une ville importante de l'île, j'ai beaucoup de difficulté à trouver un cyclomoteur à louer pour deux jours. C'est finalement le sympathique patron de l'hôtel où je suis descendu qui me loue le sien. L'après-midi, j'achète un billet de bateau en couchettes première classe pour me rendre à l'île de Sumba dimanche matin, départ à 2 heures ! Tout est vraiment compliqué par ici ! Mais, après tout, pourquoi faire simple ?

A 16H40, me voici en route pour Moni, village d'altitude au pied du volcan Kelimutu, à 51 kilomètres. En cyclo, je me sens revivre ; la liberté... J'arrive au début de la nuit, vers 18H20, et trouve une chambre pour 1 dollar. Qui dit mieux ? Mais le petit-déjeuner n'est pas inclus dans le prix ; tout de même...

Le ciel est superbement étoilé, quelques touristes fréquentent les restaurants, la nourriture est excellente ici. Je me couche tôt, dès 20H30. Demain, je dois me lever de bonne heure...

Vendredi, les touristes des chambres jouxtant la mienne me réveillent à 3H30, une heure plus tôt que ce que j'avais prévu. Eux, c'est en camion qu'ils montent jusqu'au sommet du Kelimutu (1 700 mètres) pour voir le lever de soleil. Je mets mon nez dehors, il pleut à verse. Pour un lever de soleil, ce n'est pas l'idéal ! Je me recouche, écoute de la musique, sommeille un peu, bouquine, et sors toutes les heures voir si ça s'arrange. Le ciel se dégage un peu vers 6 heures, mais le soleil est déjà levé ; je vais prendre mon petit-déjeuner. A 6H30, j'enfourche mon cyclo et prends la route du volcan. Dieu que ça grimpe ! C'est drôlement pentu ! Je parcours les 14 kilomètres en trente minutes. Le ciel est presque entièrement bleu maintenant. Depuis le parking, une vingtaine de minutes de grimpe jusqu'aux deux points de vue sur les lacs de cratères. Ils sont trois, deux d'un côté, l'un noir, l'autre vert blanchâtre, le dernier par derrière, marron. C'est assez exceptionnel ! Ces couleurs changent environ tous les 18 mois. Une dizaine de touristes rodent dans le secteur. J'attends plus d'une heure que le soleil soit plus haut pour prendre des photos, puis le ciel se recouvre et je redescends.

Je me rends ensuite jusqu'au joli petit village de Nggela, surplombant la mer. Je reviens, prends une autre route, fort mauvaise, jusqu'à Wolowaru. Je suis de retour à Moni vers midi, pour le déjeuner. Ici, la fête paroissiale bat son plein aujourd'hui : discours, bouffe, musique et danse. Des femmes vêtues de superbes sarongs, un chignon au-dessus de la tête, croquent des noix de bétels. Ça leur fait une bouche toute rouge, comme ensanglantée. Elles sont très mates de peau, un peu comme les gens de Bombay, et les vieilles ont des figures toutes fripées. La musique, mélodieuse, ressemble un peu à celle de Polynésie.

Après avoir assisté à une petite heure de fête avec les autochtones, je redescends vers Ende, par une superbe route entourée par moment de rizières en escaliers. Elle longe une charmante rivière. De retour à Ende à 17 heures, je vais me faire ratiboiser par un coiffeur, coupe à la Zidane. Et, justement, le fils du coiffeur, trois ans et demi, se prénomme Zidane. Ce footballeur est connu dans tous les pays du monde, c'est dingue ; partout, dès que je dis que je suis Français, on me cite Zidane !

Je vais ensuite donner mes photos à développer, déjà 15 rouleaux, en espérant que le travail sera correct. Puis soirée football à l'hôtel (à la télévision, bien sûr) : ouverture de la coupe du monde et défaite de la France. Grosse déception. Mais, avez-vous remarqué ? Il y a presque autant d'Africains dans l'équipe française que dans celle du Sénégal...

Samedi, je vadrouille en cyclo toute la journée. Je passe à Penggadawa voir le ramassage des galets bleus et verts sur la plage (ils sont ensuite envoyés au Japon pour mettre dans les jardins... japonais). C'est joli de voir ces galets sur la plage de sable noir. A midi, à Ende, je fais un bon repas de cailles dans un restaurant qui en élève plusieurs centaines. L'après-midi, le ciel se couvre un peu, mais je reste quand même un bon moment au bord de l'eau sur une autre plage, déserte celle-ci.

J'ai besoin de liquidités, mais les deux machines ATM sont en panne et les banques fermées, génial ! Je peux tenir encore 5 ou 6 jours, mais je ne suis pas sûr de trouver un distributeur dans l'île où je me rends demain, c'est là le problème. Puis je vais récupérer mes photos : les couleurs ne sont pas fameuses sur plusieurs films, c'est certainement dû au labo qui, en plus, m'a gâché trois photos sur deux films (ils disent que cela vient des films...). Déçu. Ça m'apprendra à vouloir faire de substantielles économies...

Dimanche, lever à 1H45, eh oui, puis marche à pied jusqu'au port, en 20 minutes, avec deux compagnes et un compagnon qui prennent le même bateau que moi, direction Sumba. Mais le paquebot, dont le départ est prévu vers 2H30, a plusieurs heures de retard. Si j'avais su, je pouvais largement terminer ma nuit : il arrive à 5H30 et repart une heure plus tard. Du coup, comme je n'ai plus besoin de ma cabine, je change mon billet contre un ticket de pont.

Bye bye Flores! Je ne garderai pas de cet endroit un souvenir impérissable : difficulté de se déplacer, assez beaux paysages, mais sans plus, sauf dans la région de Moni et Ende, superbe.

De nombreux passagers, peut-être une centaine, surtout des enfants et des bébés, ont la figure ravagée par un bec de lièvre, je n'ai jamais vu ça, c'est horrible. Renseignements pris, ils vont à Sumba se faire soigner par un pasteur-docteur allemand bénévole spécialisé dans ce problème.

A 11H30, un repas est servi : riz et poisson, vraiment pas génial, d'autant plus que je dois manger avec la main à la façon indonésienne, car il n'y a pas de couverts. A midi, le muezzin du bateau appelle à la prière : c'est la première fois que je vois ça sur un bateau !

Pendant tout le trajet, je trie, annote et range mes photos et je ne vois pas le temps passer. La mer est calme et nous arrivons à Waingapu, la principale ville de Sumba, un peu avant 14 heures. Je descends là, dans une cohue indescriptible,

avec mon compagnon hollandais. Le paquebot continue vers Bali, ainsi que mes deux sympathiques compagnes espagnoles.

Sumba est la moins connue et la moins visitée des petites îles de la Sonde et c'est le territoire le plus au sud de l'Indonésie. Elle mesure presque 300 kilomètres de long sur 70 de large. Sa population, 400 000 habitants seulement, animiste à 70 % (les autres étant surtout chrétiens et musulmans), a su garder de nombreuses traditions, surtout au niveau des rites funéraires.

Je visite Waingapu à pied, beaucoup de maisons sont assez espacées, avec un petit jardin devant, et c'est très calme. Agréable aussi, il va sans dire. La chaleur est assez forte aujourd'hui.

Pas de distributeurs ATM ici non plus, évidemment ; heureusement que j'ai aussi quelques dollars avec moi. Je trouve une boutique avec un seul ordinateur et Internet. J'y passe trois heures, puis vais dîner dans un restaurant chinois, très bon, juste à côté de mon hôtel, tout juste correct pour le prix demandé. La vie à Sumba est bien plus chère que sur les autres îles du pays, je m'en rends vite compte ; bien que restant bon marché quand même, cela surprend.

Lundi, à 6H30, je loue pour deux jours un cyclomoteur au marché, à 11 euros par jour. Impossible de trouver l'office de tourisme, ni Merpati Airlines, pourtant la ville est petite ; j'abandonne... Il fait beau, mais un vent assez fort souffle. Je pars vers Melolo : région aride, troupeaux de buffles, chevaux en liberté, puis quelques rizières. Je crève vers 11h30, j'en profite pour déjeuner dans le seul restaurant du coin, juste à côté d'un réparateur. Puis je roule vers le sud, montée, descente et nombreux virages. De petits villages bordent la route : maisons sur pilotis avec leur toit traditionnel tout en hauteur, impressionnant, et tombeaux immenses. J'arrive vers 16 heures à Baing, tout au bout de la route. Mais le losmen où je comptais séjourner, cité dans le Guide du Routard, n'existe pas (et n'a à priori jamais existé !). Vu l'heure, je suis obligé de me rabattre sur un centre de pêche et de surfing tenu par un Australien sur une plage à quelques kilomètres de là : l'endroit est agréable, certes, mais c'est le bungalow le plus rudimentaire que j'ai eu jusqu'à présent et, de loin, le plus cher (environ 5 fois le prix habituel, malgré un rabais de 50%, c'est vous dire...). Je me baigne, l'eau est bonne, puis me rince au seau d'eau (pas de douche). Plus tard, le repas est copieux, mais pas fameux. Le satellite ne fonctionne pas et je ne peux donc pas suivre la Coupe du monde. Le journal télévisé indonésien parle de problèmes à Timor, où j'ai décidé de me rendre la semaine prochaine : visiblement, l'armée a dû intervenir, mais je n'en sais pas plus.

Je me couche de bonne heure. J'ai parcouru 190 kilomètres aujourd'hui et je suis fourbu. Beaucoup de moustiques ; heureusement, une bonne moustiquaire me protège, c'est le seul luxe de la chambre.

En Indonésie du mardi 4 au lundi 10 juin 2002 (sixième semaine)

Mardi, le temps est couvert mais le vent faible. Je pars à 7H30 en direction de Manukangga, par une mauvaise piste. Deux personnes m'ont dit que c'est praticable, deux autres que non. En fait, après huit mauvais kilomètres, je me trouve face à une rivière infranchissable et je dois rebrousser chemin. Je traverse de petits villages perdus ; les habitants sont assis sur le seuil de leur maison et semblent attendre, paisibles. Qu'attendent-ils ? Je n'en sais rien : sans doute que le temps passe... Je me retrouve vers 10 heures à mon point de départ : beaucoup de temps perdu, quoique... ; l'endroit était plaisant. Je reprends la route d'hier dans l'autre sens et découvre des tombeaux que je n'avais pas vu, sculptés d'animaux, notamment de têtes et de derrières de buffles.

Je ne crève pas mais m'arrête toutefois déjeuner au même endroit qu'hier, bon et pas cher. Le temps se met au beau, ce n'est pas désagréable. J'arrive à Waingapu à la tombée de la nuit, après 195 kilomètres, rends mon cyclo et vais dîner. Au fait, je n'ai vu aucun touriste durant ces deux journées.

Mercredi, je me lève avec quelques piqûres de moustiques. En effet, les moustiquaires des fenêtres qui sont censées protéger la chambre sont trouées ! Ce n'est pourtant pas difficile de les rafistoler, mais non : en Indonésie, tout est laissé à l'abandon, quand ça casse on ne répare pas... En général, les hôtels sont mal entretenus, assez sales et le drap (car il n'y en a souvent qu'un !) pas changé. C'est sûr qu'avec les prix pratiqués ils ne peuvent pas faire grand-chose...

Au petit matin, une heure d'Internet.

A 8 heures, je prends le car pour Waikabubak, la seconde ville de Sumba, à 140 kilomètres à l'ouest. Il part à l'heure, mais tourne ensuite durant 45 minutes pour trouver des passagers, puis revient au terminal pour en repartir à 9 heures... Bref... Nous traversons des paysages arides, montagneux, vallonnés. Il fait chaud et le véhicule est vraiment très chargé. Malgré cela, il continue à ramasser des passagers ! Je n'ai d'ailleurs jamais vu un car refuser du monde dans ce pays ; souvent, des gens refusent de monter pour voyager dans de telles conditions. Ce matin, le chauffeur a même sur son siège une seconde personne, qui doit être sa femme, je suppose et conduit tout de travers ; c'est vous dire...

Arrivée à Waikabubak à 13H45, fatigué. Mon sac, qui était sur le toit, est souillé de cacas d'animaux, poulets, chèvres, qui ont aussi voyagé là-haut. Je ne suis pas très heureux...

Je me rends en vitesse au bureau de Merpati et achète un billet d'avion pour me rendre samedi à Kupang, grande ville au sud de la partie indonésienne de Timor. Je m'installe ensuite dans une chambre d'hôtel tenu par une gentille famille chinoise. Puis je me promène agréablement dans cette petite ville aérée, dont les habitants semblent très ouverts. Je suis même invité à prendre le café dans une maison ; charmant accueil et sympathique famille. Waikabubak a une autre particularité : la ville intègre sur ses hauteurs plusieurs kampungs, villages traditionnels admirables. Je loue facilement un cyclomoteur pour deux jours, puis rentre à l'hôtel. Ici aussi, la réception par satellite ne marche plus depuis trois jours : toujours pas de football ! Et pas d'Internet non plus dans toute la région...

Jeudi, réveillé à 2 heures du matin par des gens qui quittent leur chambre en faisant un raffut pas possible. Je me rendors et, à 4H30, c'est le muezzin qui remet ça. Pas facile ! Je me lève finalement à 6H30. Le ciel est bien dégagé, mais il fait drôlement frisquet ce matin. En route sur mon cyclo...

Les paysages sont beaucoup plus beaux ici, à l'ouest, qu'à l'est de l'île, plus verts aussi. Beaucoup de villages traditionnels et de très belles tombes, certaines impressionnantes par leur taille. Des enfants, habillés de shorts ou jupettes rouges et de chemisettes blanches, aux couleurs de l'Indonésie, vont ou reviennent de l'école. Ils marchent souvent les pieds nus : pauvreté, c'est sûr, mais aisance aussi (après tout, à quoi servent les chaussures ?). Les hommes sont secs, fiers, vêtus d'un sarong très court, d'une ceinture où est enfilé un poignard, et d'un turban sur la tête. Comme les femmes d'ici, ils ont les lèvres rouges à force de mâcher du bétel. Lorsqu'ils sont à cheval, quelle prestance !

Souvent, lorsque je m'arrête dans un petit village, les enfants se sauvent en me voyant, quelquefois même des jeunes de 16 ou 17 ans qui ont pourtant un poignard à la ceinture. Fiers mais pas courageux...

C'est mon nez qui surprend le plus les Indonésiens, il les fait rire et je me demande bien pourquoi. Bon, c'est vrai qu'il est relativement imposant, mais quand même ! Je songe d'ailleurs sérieusement à me le faire raccourcir. Je profite de ce sujet pour poser une question à toutes celles qui m'ont le mieux connu : outre le nez, dois-je aussi me faire raccourcir tout ce qui dépasse de mon splendide corps ?

Pour en revenir aux autochtones (en dehors de ceux qui fuient) : si je m'arrête, dix viennent m'entourer et baragouiner les quelques mots d'anglais qu'ils connaissent, toujours les mêmes ; si j'écris ou lis, dix têtes viennent se pencher sur mon papier ; si je mange, dix personnes s'installent autour de moi pour me regarder. Ce n'est pas impoli ici, à priori, mais ça en devient pénible. A mon avis, le mot le plus utilisé par un touriste en Indonésie n'est pas "terima kasih" (merci), mais "hello", afin de répondre à tous les "Hello, mister" qu'on lui lance 500 fois par jour. Je suis d'ailleurs souvent obligé, par lassitude, d'ignorer les questions qu'on me pose : les "Where are you from?", "Where are you going?", "What is your name?" et tutti quanti... Car après avoir répondu plus de cent fois à ces questions dans la même journée, on peut être lassé, non ?

J'en reviens à ce jeudi : j'arrive à midi à Pero, village de pêcheurs entouré de fort belles criques ; paysage sublime et petites plages de sable. Je continue ensuite par la route du sud, qui devient de plus en plus mauvaise, mais qui traverse de superbes petits villages. Je vois à plusieurs reprises de belles jeunes femmes au torse nu, chose rare dans un pays à forte majorité musulmane.

Après 205 kilomètres, par une mauvaise route, me voici revenu à Waikabubak alors que la nuit tombe. La famille d'hier m'invite de nouveau à prendre le café, fameux, alors qu'il est souvent imbuvable dans ce pays. Elle a acheté de petits biscuits locaux pour l'accompagner, c'est gentil... Adi, l'unique fils de 15 ans (mais qui a 4 sœurs), s'habille de vêtements traditionnels et me fait une courte mais chouette démonstration de danse de la région.

Retour à l'hôtel : la retransmission du match France-Uruguay est bonne durant une dizaine de minutes, puis s'interrompt. Je n'arrive pas non plus à capter RFI sur ma radio. Tant pis... Déçu, je vais me coucher... Mes fesses me font mal, j'ai toujours quelques boutons et cela ressemble fort à des piqûres de punaises (ce ne serait donc pas la gale ?).

Vendredi, je pars à 6H30, ma veste sur le dos car il fait froid encore. Route de Pasunga, villages traditionnels et belles tombes en forme de dolmens, toujours décorées d'animaux et quelquefois de figures humaines sculptées dans la pierre. A Galubakul, la dalle surplombant une des tombes pèse près de 50 tonnes !

Je reviens à Waikabubak à 10 heures avant de reprendre la mauvaise route vers le sud. Wanokaka est un village de pêcheurs sur une belle plage. En hauteur, Praigoli, village traditionnel dont les maisons ont un haut toit de palmes, le surplombe. Plus à l'ouest, Rua possède aussi une plage immense près d'une lagune. Mais c'est celle de Marosi que je choisirai pour me faire bronzer une petite heure. Complètement déserte. Superbe et entourée de rizières verdoyantes.

Je rentre en ville à 17H30, après 185 kilomètres, et vais rendre mon cyclomoteur. A l'hôtel, ça y est, le satellite fonctionne et je me régale à regarder le match Angleterre-Argentine ; beaucoup d'action. Ça c'est du foot ! Et ça pourrait bien être une répétition avant l'heure de la finale...

Samedi, j'attrape à 8H15 un bémo pour Waitabula et, là-bas, un autre pour l'aéroport de Tambolaka qui se trouve à plus de 40 kilomètres au nord de Waikabubak (pratique, il faut au moins deux heures pour y arriver...). Nous nous faisons arrêter en cours de route par un policier qui fait descendre toutes les personnes en surcharge, c'est à dire les deux tiers. Peine perdue, 10 minutes plus tard, nous serons encore plus nombreux dans le véhicule... Puis nous évitons de justesse un enfant et le bémo fait pour cela une sacrée embardée.

J'arrive enfin à l'aéroport à 10H30 pour apprendre que le vol pour Kupang (Timor) est annulé pour raisons techniques (avion en panne) ; le prochain est... dans une semaine. Je suis furieux. Merpati est non seulement une mauvaise compagnie, mais en plus elle ne s'occupe de rien. Sa devise pourrait être : "Démerdez vous !". En attendant, je dois retourner à l'agence de Waikabubak pour trouver une solution. Je reprends un bus vers 11 heures et arrive à l'agence deux heures plus tard. Quelle galère !

Trois possibilités s'offrent moi : 1) je repars à Waingapu (7 heures de bus) pour prendre l'avion de mardi pour Kupang, s'il est réparé (c'est le même que celui d'aujourd'hui). 2) à Waingapu toujours, un ferry part lundi soir (peut-être) pour Flores puis pour Kupang où il arrivera (peut-être) mardi soir (solution la moins onéreuse). 3) je prends un vol demain de Tambolaka pour Denpasar (Bali), puis lundi pour Kupang, mais le vol supplémentaire est à ma charge ! Aucune solution ne me satisfait, je perds au moins deux jours dans tous les cas. Je choisis toutefois la plus prudente (et la plus chère) : me rendre demain à Denpasar ; de là, j'aviserais, pouvant aussi me rendre d'abord à Sulawesi, et à Timor par la suite... Et si l'avion était annulé, il serait toujours temps pour moi de me rendre à Waingapu lundi... La galère, vous dis-je ! D'autant plus qu'il ne me reste presque plus d'argent...

Après deux heures de discussions (pour rien...), je ressorts du bureau de Merpati épuisé et affamé. Petit resto pour me remettre (la nourriture est plutôt bonne à Sumba). Puis, à l'hôtel, je refais mon programme pour la suite du voyage.

Soirée football : beau match Italie-Croatie, les Croates m'ont épaté et fait oublier pendant un moment mes soucis de la journée. Et ce qui est bien, quand ça marche, c'est qu'on peut voir ici les matchs à une heure normale (souvent entre 17 et 21 heures).

Dimanche, re-belote : après avoir un peu flâné en ville et de nouveau dit au revoir à mes amis, j'attends un bus pour l'aéroport pendant plus de 45 minutes et commence à m'affoler car le temps passe et j'ai peur de rater l'avion. Enfin, en voici un ! Mais il tourne et vire pour ne partir réellement qu'une demi-heure plus tard ; sueurs froides, l'angoisse...

J'arrive finalement 40 minutes avant l'heure prévue pour le décollage, mais l'avion aura finalement plus de deux heures de retard. Nous nous envolons à 14H20, faisons un stop à Bima (Sumbawa) et atterrissons à Bali à 16H40. Là, je rencontre un responsable de Merpati qui, après une heure d'attente, me dit de venir voir son supérieur demain matin à 8 heures précises !

Bémo pour Kuta, petit hôtel et plus de 4 heures d'Internet (une semaine de retard). Retour à l'hôtel peu avant minuit.

Que retenir de Sumba ? Cette île a en effet gardé beaucoup de ses traditions et est attachante par ce côté. De plus la population y est très gentille. Animistes, musulmans, catholiques et protestants s'entendent bien entre eux et vivent ensemble sans problème. Je n'ai malheureusement pas pu assister à des funérailles, une vraie fête ici. Le culte des esprits est aussi partout présent, mais presque invisible à nos yeux d'occidentaux. L'ouest de l'île est beaucoup plus plaisant et intéressant que l'est, il n'y a pas photo. Dommage qu'il soit si difficile d'y voyager ; mais c'est aussi ce qui préserve l'endroit d'un tourisme de masse...

Lundi, je quitte l'hôtel à 7H15 pour l'aéroport : je dois en effet voir le responsable de Merpati à 8 heures, mais je l'attends 45 minutes et fulmine, car mon vol pour Kupang doit partir à 9H30. Enfin, il arrive ! Une âpre discussion s'en suit: je lui expose tous mes déboires avec sa compagnie et il finit par m'offrir le vol pour Kupang, ce qui est la moindre des choses. Mais je n'aurai aucune autre indemnisation pour les journées perdues et les frais engagés...

L'avion décolle à l'heure, si si ! J'arrive à Kupang à 11 heures. C'est une ville moderne de 100 000 habitants, sans grand charme, la plus importante de l'île.

Timor est la dernière île de l'archipel indonésien et des petites îles de la Sonde, juste avant l'Australie. Elle mesure environ 500 kilomètres de long sur 80 de large. A l'ouest, le Timor occidental, province indonésienne de 1 600 000 habitants en majorité chrétiens, 60 % de protestants (influence hollandaise), 30 % de catholiques. A l'est, un nouveau pays, Timor (ou Timorleste, ou Tim-Tim), territoire anciennement portugais, inauguré le mois dernier, et dont je parlerai plus loin.

A Kupang, j'achète mes billets d'avion pour la suite de mon voyage. En fait, dans mon planning, je n'avais pas prévu de venir ici, ni auparavant à Sumba, ni à Sulawesi plus tard : mon voyage devait se terminer à Flores. Mais comme il me restait un peu de temps... Et puis l'ambassade de France m'en avait dissuadé : sur son site Internet, elle disait qu'il faut un visa pour aller à Timor-ouest, et qu'on ne peut y voyager seul (danger important) : ces deux informations s'étant révélées fausses, je me suis finalement décidé...

A 15 heures, après 30 minutes d'attente, je prends un bus pour Soe, à 111 kilomètres. J'y arrive à 18H30, il fait nuit, mais je trouve assez facilement un endroit où dormir. En fait, en arrivant dans un losmen, je vois dans une salle une quinzaine de personnes qui ne répondent pas à mes appels, et pour cause : ils sont en train de prier (protestants). Cinq minutes plus tard, ils m'invitent, sans me connaître, à partager le repas avec eux : c'est en effet l'anniversaire du grand-père, 85 ans aujourd'hui. Il est en pleine forme et parle plusieurs langues, dont l'anglais. L'ambiance est excellente et fort sympathique. Toutefois, la chambre, que je ne verrai que plus tard, est limitée : 4 m², propreté médiocre, lit large comme une couchette de train, salle de bains commune qui pue un peu, mais prix en conséquence (1,5 euros). De toute façon, après l'accueil que l'on m'a réservé ici, il serait malvenu de ma part d'aller dormir ailleurs...

Très belle télévision dans la salle commune et bonne ambiance pour le match Portugal-Pologne. Puis les filles de la maison dansent, une danse de la région semble-t-il. Un garçon d'une douzaine d'années nous joue aussi de la guitare, fort bien d'ailleurs. Soirée bien agréable donc. Les habitants de Timor sont-ils donc tous aussi sympathiques ?

En Indonésie (et au Timor oriental) du mardi 11 au lundi 17 juin 2002 (septième semaine)

Mardi matin, le temps est frais, Soe étant à 800 mètres d'altitude. Quelques nuages aussi et du vent. Je loue un cyclomoteur pour la journée et me rends tout d'abord au marché d'Oinlassi, à 52 kilomètres. Je n'ai pas fait le déplacement pour rien : de nombreuses maisons traditionnelles bordent la route, avec leur toit de chaume ovale touchant presque le sol, de beaux paysages aussi et, surtout, un marché très typique. Les indigènes ont la peau bien noire, un peu comme en Birmanie. Même leurs vêtements me font penser à ce pays. Je parcours le marché à pied, les gens que je surpasse tous (en hauteur, s'entend) me regardent et s'écartent, puis certains me suivent de quelques mètres en riant, adultes comme enfants. Quand je m'arrête, ils s'arrêtent. Quand je me retourne, ils reculent de plusieurs pas, apeurés, puis éclatent de rire. Les enfants s'enfuient en courant. Je m'amuse ainsi beaucoup, fais des grimaces et en rajoute. C'est sûr qu'ils ne doivent pas voir beaucoup de touristes par ici...

Je passe ensuite à Niki-Niki (nom très imagé, n'est-ce pas ?) voir la maison du raja, qui se révèle sans aucun intérêt, mis à part deux jeunes filles qui ne me laissent plus partir et veulent que je leur tire plusieurs photos, une fois avec un chapeau,

une fois avec des lunettes de soleil etc... Je prends en fait une première photo et fais semblant pour les autres, histoire de ne pas les décevoir...

De retour à Soe vers 13 heures, je déjeune puis regarde le match France-Danemark. Quelle déception ! Je repars en cyclo vers 16H30 jusqu'à une assez jolie suite de petites cascades, puis reviens au losmen. Je ne vous ai pas dit : ce losmen est construit en forme de bateau, la décoration (du grand-père) est assez délirante. Tiens, j'y retrouve mon ancien compagnon hollandais, celui du bateau Flores-Sumba, c'est une surprise, et nous allons dîner ensemble.

Nouvelle soirée football : Allemagne-Cameroun.

Mercredi, 6H50, minibus pour Niki-Niki, 45 minutes. Petit déjeuner. 8 heures, second bus pour Kefamenanu. Je serre les fesses et j'ai deux raisons pour le faire (non, je n'ai pas la diarrhée): le chauffeur conduit comme un fou, et il m'a l'air un peu homosexuel. Bref, j'arrive finalement vivant et indemne à Kefamenanu à 9H25. Troisième bus jusqu'à Atambua, arrivée à 12H30.

Déjeuner, puis, comme il est tôt encore, je décide de poursuivre : minibus à 13 heures jusqu'à la frontière du Timor, après Atapupu, à 49 kilomètres. 14H30, côté indonésien, trois fouilles successives : ouverture du sac, contrôle de ma pharmacie, les douaniers me demandent à quoi sert chaque médicament, etc... Pénible... 16 heures, côté timorais, aucun problème. Quand je dis 16 heures, c'est parce que j'ai avancé ma montre d'une heure, compte-tenu de décalage horaire stupide entre les deux pays. A Timor, la frontière est gardée par les casques bleus, la force de l'ONU : Brésiliens, Australiens, Portugais, mais aussi Thaïlandais, Coréens, Zambiens, Indiens et j'en passe... Les Français, eux, sont déjà retournés au pays (tant mieux...)

A l'heure de fermeture de la frontière (16H50), un camion transporte les derniers arrivants, dont je suis, jusqu'à Dili, la capitale de ce nouveau pays, située à 150 kilomètres environ. J'y arrive juste après la tombée de la nuit, à 19H10 (12 heures et 5 véhicules pour parcourir 370 kilomètres aujourd'hui...) et me fais déposer au seul hôtel dont j'ai l'adresse. Bien m'en a pris : je constaterai demain que c'est le moins cher de la ville. Il est tout à fait correct, avec une vraie douche et même de l'eau chaude (j'avais oublié que cela existait !). La chambre coûte 15 dollars, coup de massue quand on arrive d'Indonésie, où l'équivalent serait à 4 dollars. Le pays ayant choisi (?) comme monnaie le dollar américain, tout y est fort cher pour la région.

Mais ce qui a fait grimper les prix (souvent multipliés par 10 depuis 3 ans), c'est la présence de l'ONU et de certaines ONG telle la Croix Rouge: comme ce ne sont pas eux qui payent (mais les contribuables), ils ne regardent pas à la dépense et tout le monde en profite (quand je dis tout le monde, c'est faux: la population est sans doute plus misérable qu'avant, ce sont les Australiens qui détiennent presque toutes les entreprises ici). C'est comme cela partout où l'ONU est présente dans le monde, un vrai scandale ! Oui, je m'énerve et non sans raisons...



Parlons brièvement de Timor Oriental (ou Timor-Leste). Anciennement colonie portugaise, jusqu'à sa première indépendance en novembre 1975, ce tout petit pays de 800 000 habitants, presque tous catholiques, a beaucoup souffert. Déjà durant la seconde guerre mondiale, l'invasion japonaise a coûté la vie à 50 000 personnes. Les Australiens les ont finalement délivrés. Plus tard, en juillet 1976, peu de mois après leur indépendance, l'Indonésie l'envahit, tuant au moins 100 000 personnes, et en fait leur vingt-septième province. Comme il n'y a pas de pétrole, les Américains n'ont pas bronché (les autres non plus, d'ailleurs...). S'en suit une guérilla interminable et, finalement, le 30 août 1999, l'ONU, en accord avec le gouvernement indonésien, organise des élections : autonomie ou indépendance ? 78 % des voix conduisent à l'indépendance mais, rebelote, des militaires et paramilitaires indonésiens commettent alors des atrocités et des massacres : plusieurs centaines de civils tués, nombreux bâtiments détruits, des dizaines de milliers de réfugiés. L'ONU envoie alors les casques bleus rétablir la paix (pour combien de temps ? Comment un si petit pays peut-il survivre ?).

Le nouvel état de Timor, en fait, n'a été inauguré officiellement que tout récemment, le 20 mai 2002, ce qui en fait le premier pays du troisième millénaire, le cent quatre-vingt-douzième du monde. Et, pour ma part, le cent cinquantième que je visite... Les langues officielles y sont le timorais et le portugais, mais, dans la pratique, seulement les anciens parlent le portugais, l'anglais étant bien plus répandu, ONU et Australiens obligent...

Bon, je dîne au restaurant de l'hôtel, aussi cher qu'en France, puis regarde le match Espagne-Afrique du Sud, sur l'unique chaîne timoraise qui retransmet TF1. Commentaire en français donc, quel plaisir !

Jeudi. Le petit-déjeuner de l'hôtel, inclus dans le tarif, est un buffet assez copieux ; alors j'en profite. Puis je me promène le long de la plage, juste de l'autre côté de la rue. Il fait beau et chaud. La mer de Timor est magnifique (oui, ce n'est que de l'eau, et alors ?). Je croise beaucoup de gens bien noirs, je suppose qu'ils ont des ancêtres africains importés ici par les Portugais. Je cherche ensuite l'office du tourisme, en vain, il n'y en a plus. Pourquoi d'ailleurs y en aurait-il un ? Compte-tenu des événements, je dois être le seul touriste à Timor. Bien sûr, je croise de nombreux étrangers, notamment des fonctionnaires de l'ONU et des coopérants, mais ils sont là pour faire du fric, pas du tourisme. Pas mal de voitures aussi : le contraste entre les vieux taxis et les gros 4x4 rutilants de l'ONU ou du gouvernement est saisissant. Il paraît d'ailleurs que le plus petit des fonctionnaires du gouvernement bénéficie de sa grosse voiture de fonction (payée avec nos aides financières, évidemment).

Je cherche ensuite un cyclomoteur à louer, je tourne et vire mais nenni, que dalle ! Les seuls disponibles sont loués par une société australienne à, tenez-vous bien, 50 dollars par jour ! Je me rabat sur un vieux pick-up (190000 kilomètres au compteur) qui, après marchandage, me sera loué pour 35 dollars par jour, sans assurance, tarif n'incluant toutefois que 100 kilomètres par jour. Bon, vu que c'est déjà midi et que ma journée est perdue maintenant, je ne le prendrai que demain, et pour deux jours seulement au lieu de trois.

Il fait vraiment très chaud, je dégouline. Après maintes recherches, je trouve finalement le seul Café-Internet du pays dont le patron, australien, facture au prix exorbitant de 8 dollars de l'heure. Vu le tarif, j'attendrai mon transit à Bali dimanche pour vous envoyer de mes nouvelles... Je visite quelques hôtels, tous chers, appartenant pour la plupart à des Australiens. Je me demande vraiment pourquoi les Timorais ont voulu leur indépendance : ils n'ont rien à eux. Vu la situation, ils auraient mieux fait d'être rattachés à l'Australie, non ? Ils sont maintenant sous perfusion étrangère, mais s'en remettent-ils ? Cela m'étonnerait...

Près du quai, un paquebot amarré fait aussi office d'hôtel. Je trouve même des containers transformés en chambre pour 35 dollars la nuit. Crazy people !

Des enfants déguenillés vendent des mandarines, du poisson frais ou du riz cuit. Certains quêtent des dollars. D'autres, de 8 ou 10 ans, proposent des CD Vidéo pornographiques, dont les photos sur la pochette ne cachent rien : en expert, ils vous conseillent même les meilleurs CD. Le porno a l'air d'une grande spécialité ici (avec la présence des casques bleus pour un temps célibataires), ça change de l'Indonésie... Des adultes vous proposent aussi des filles.

Quelques bâtiments rappellent l'époque coloniale, mais pas grand-chose en fait. Beaucoup de maisons ont été détruites deux ans auparavant, certaines sont déjà reconstruites. Malgré tout, ma promenade se révèle assez plaisante.

De retour à l'hôtel, je regarde la seconde partie du match Brésil-Costa Rica. Ça sentait déjà bien mauvais pour le Costa Rica lorsque Kaka est apparu (ah ! ah ! ah !). Plus tard, je regarde aussi le match Mexique-Italie, que j'ai beaucoup apprécié, surtout les 4 dernières minutes...

Au fait, une question m'obsède : pourquoi, pour la Coupe du Monde de Football, sont sélectionnées 14 équipes européennes, 8 américaines, et seulement 5 africaines (pour une cinquantaine de pays) et 5 asiatiques ? Je ne trouve pas cela très juste... Allez, sur ce, après ces bonnes paroles, je vous souhaite une bonne nuit...

Vendredi. Je récupère ma voiture à 8H15 et roule vers l'est, direction Baucau. Le ciel est d'un bleu splendide. La route, tortueuse, longe assez souvent la côte. Quelques belles plages désertes, mais un paysage aride sur une cinquantaine de kilomètres. Ça déforeste à tout vent, un désastre. Brûlis et fumée.

Je croise de nombreuses voitures de l'ONU et du Gouvernement, mais très peu de bus. A mi-chemin apparaissent des rizières et cela devient plus vert. Il fait vraiment chaud, heureusement que j'ai la clim dans la voiture.

Après maints arrêts et 146 kilomètres, j'arrive à Baucau en fin d'après-midi mais j'ai du mal à y trouver une chambre. Baucau est la seconde ville du pays, construite un peu en hauteur sur une colline, un endroit fort agréable. La plage n'est pas loin, à 10 minutes de voiture.

Juste avant la nuit, alors que je m'étais mentalement préparé à passer la nuit dans ma voiture, je finis par dénicher un losmen tenu par une très sympathique famille dont le grand-père parle portugais. Je regarde le match Portugal-Corée dans une bonne ambiance. Le Portugal, favori ici, est éliminé à la stupéfaction générale au profit de la superbe équipe de Corée, qui m'épate vraiment (je ne l'avais pas encore vu jouer). Pour les huitièmes de finale, il reste donc 8 équipes européennes, 4 américaines, 3 asiatiques et une seule d'Afrique (le Sénégal).

Samedi. Réveil polyphonique aux chants des coqs. Durant le petit-déj, je discute avec des coopérants sur l'avenir de Timor. L'un d'entre eux me confie qu'il est moche, à cause de la bureaucratie et de la mentalité onusienne qui déteint sur une partie de la population. Il pense que le pays est en train de se transformer en lieu de drogue et de prostitution et qu'il le restera. Une nouvelle Thaïlande pour les Australiens ?

A 8H30, je descends jusqu'aux plages de la ville, puis reprends ma route en sens inverse, vers Dili. Il fait encore très beau. Je m'arrête de nombreuses fois, j'ai le temps... A plusieurs reprises, je discute en portugais avec des gens sympathiques. Dans l'après-midi, je m'ensable bêtement près d'une plage, creuse, mais ne m'en sors pas tout seul, le pick-up étant vraiment trop lourd. C'est finalement une voiture de l'ONU qui me tire de là, comme quoi ils peuvent quand même être utiles à quelque chose (je suis une mauvaise langue, j'en conviens.). Partout, je vois beaucoup de voitures de l'ONU (reconnaissables aux "UN" marqués sur les portières) garées le long des plages ; après tout, c'est samedi, et ils ont bien le droit de se baigner aussi...

Je reviens à Dili vers 17H30. Je mange un bien gros et bon steak au poivre accompagné de riz au restaurant de l'hôtel, je m'installe devant la salle de télévision et regarde la première partie du match Danemark-Angleterre, puis vais me coucher, fatigué (mal de tête dû sans doute à une petite insolation). J'ai parcouru 140 kilomètres aujourd'hui.

Dimanche, sous un soleil étincelant, je me promène encore un peu en voiture, direction le Christ perché en haut d'un promontoire en face de Dili, à 6 kilomètres. A 9 heures, je rends le pick-up, puis me balade aux abords de l'hôtel, soigne quelques enfants et plus grands. A midi, taxi pour l'aéroport, pas loin. Et à 13H30, je m'envole pour Bali, où je dois transiter une nuit.

Mon séjour à Timor est donc terminé. Il s'est bien passé et je n'en suis pas mécontent. Rien d'extraordinaire, c'est sûr, mais une population sympathique. Mais pauvre... Et toujours la même question : que va donc devenir ce peuple ?

Je suis maintenant repassé à l'heure indonésienne.

A 13H45, je survole Lombok, ma préférée. Puis j'atterris à Bali à 14H20. A l'immigration attendent au moins mille personnes, la folie. Je passe finalement en moins de trois-quarts d'heure, mais ça fait long quand même. Puis, à Kuta, j'ai du mal à trouver une chambre. Je pianote ensuite plus de 5 heures sur Internet avant de rentrer à l'hôtel vers 23 heures.

Lundi. Je m'envole ce matin vers Sulawesi, ma dernière destination en Indonésie avant mon retour sur Jakarta dans une semaine. Avant de partir, encore une heure d'Internet et j'apprends ainsi le résultat des élections, dont je suis entièrement satisfait. Enfin la France va pouvoir être gouvernée convenablement pendant au moins cinq ans (j'espère que cette fois-ci Chirac tiendra ses promesses, il ne pourra plus avoir d'excuses...). Avouez qu'il est plus important d'avoir un bon gouvernement qu'une victoire à la Coupe du Monde de Football ! Non ?

8H20. Avec 10 minutes d'avance, je m'envole avec la compagnie Garuda (j'ai délaissé Merpati, ça se comprend !). Une heure plus tard, belle vue en arrivant sur Ujung Pandang : mer, fleuve, rizières inondées et milliers de maisons individuelles.

Sulawesi est un archipel plus connu sous le nom des **Célèbes**, situé à 500 kilomètres à vol d'oiseau de Bali et à 470 à peine au sud des Philippines. L'île principale a la forme d'un K biscornu qui s'étend sur environ 900 kilomètres. Sa superficie est un peu plus petite que celle de la Grande-Bretagne et elle est peuplée de près de 15 millions d'habitants. Une douzaine de volcans y sont toujours actif ; en 1966, l'éruption du volcan Awu fit d'ailleurs plus de 7 300 victimes.

La ville principale de l'archipel, tout au sud, est Ujung Pandang, plus connu sous l'ancien nom de Macassar. Elle est très étendue et abrite plus d'un million de personnes. Manado est tout au bout de l'île, au nord, à 1 800 kilomètres de route d'Ujung Pandang, soit environ 80 heures de bus. Non, je n'irai pas là-bas...

A l'aéroport (22 kilomètres de la ville), je cherche un vol pour Rantepao, mais il n'y en a plus depuis 3 ans. Mon seul recours est donc le car, trajet de 320 kilomètres, sans aucun doute fatigant. En ville, embouteillage, chaleur écrasante et pollution. J'arrive au terminal vers midi, le bus part à 14 heures. Il se met à tomber des trombes d'eau.

J'ai choisi un car confortable et climatisé juste comme il faut. Nous nous arrêtons peu, la seconde partie du voyage se fait de nuit par une route extrêmement sinueuse.

Arrêt dîner vers 20 heures et arrivée à Rantepao à 22H40. Du coup, comme hier, je n'ai pas pu voir les deux matchs de huitième de finale. Le car me laisse devant un losmen, où je suis bien accueilli : chambre individuelle correcte, grand lit et salle de bain, le tout à peu près propre. Epuisé, je ne tarde pas à m'endormir. Dehors, il pleut toujours...

En Indonésie du mardi 18 au mardi 25 juin 2002 (huitième et dernière semaine)

Mardi. Ciel très couvert. C'est pourtant ici la saison sèche depuis deux mois !

Rantepao est le bourg le plus pratique pour rayonner dans le fameux pays Toraja (prononcer Toraya). En effet, tout autour, de nombreux villages ont gardé leur architecture traditionnelle et leurs vieilles coutumes.

Petit-déjeuner copieux inclus dans le modeste prix de la chambre (3 euros). Puis je loue un cyclomoteur et pars à la découverte de cette magnifique région.

Ici, c'est jour de marché aujourd'hui ; il a lieu tous les 6 jours et rassemble beaucoup de monde, et quelques touristes aussi. Foire aux cochons et aux buffles, vente de café toraja (ah ! quel délicieux parfum !), hommes et enfants portant fièrement entre leurs bras leur splendide coq de combat, étals des poissonniers regorgeant de poissons encore bien vivants. C'est vraiment typique, immense et... boueux. En plus, il se remet à pleuvioter, ce qui n'arrange pas les choses... Ayant distribué au fur et à mesure la plupart de mes vêtements, je n'ai plus grand chose à me mettre et veux m'acheter deux nouveaux t-shirts ; mais impossible d'en trouver à ma taille, me voilà bien embêté...

Je me rends ensuite à la cérémonie de funérailles d'une personne importante, décédée depuis plusieurs mois. C'est le second jour et les proches du défunt reçoivent la famille et les amis. Pour cela, ils ont construit tout un alignement de bungalows, c'est assez phénoménal ! Les gens défilent, en habit traditionnel, et apportent cadeaux et nourriture, buffles, poules et cochons.

Quel monde ! Plusieurs centaines de personnes, ça fourmille...

Quelqu'un tient un registre et note toutes les offrandes : en effet la famille sera tenue de rendre la pareille lors des funérailles des donateurs. Et, ainsi, tout le monde s'endette pour la vie...

Chez les Torajas, les funérailles sont très importantes. Les proches attendent souvent plusieurs mois, quelquefois plusieurs années, avant de pouvoir réunir toute la famille et les amis à cette grande fête. Pendant ce temps, ils gardent le corps, embaumé, dans leur maison, à côté d'eux ; ils vivent avec le mort, et c'est moins dur ainsi. Les funérailles ont souvent lieu l'été, car c'est le moment le plus facile pour réunir tout le monde ; même la famille installée à l'étranger est tenue de venir, c'est ainsi, sous peine de bannissement. La cérémonie dure plusieurs jours : demain matin, on sacrifiera des buffles (27, paraît-il...) et je reviendrai donc.

Les maisons torajas sont assez spectaculaires : construites sur pilotis, elles ont un toit haut et immense, en forme de coque de bateau. Cela est ainsi depuis la nuit des temps. En effet, les Torajas seraient venus d'Indochine par la mer entre 2500 et 1500 avant J.C. et, marins, ils ont construit leurs demeures en se rappelant leur bateau.

En tout cas, c'est un peuple ouvert, sympathique et jovial. Voir sourire quelqu'un est toujours agréable...

L'après-midi, comme il ne fait pas beau, je regarde les derniers matchs de huitième de finale : tout d'abord Turquie-Japon, sans grand intérêt. Après une bonne partie de dominos avec la charmante famille tenant le losmen, je vais voir Italie-Corée chez une autre sympathique famille, dont le chef tient une agence touristique. J'avais un faible pour la Corée et je suis content de sa victoire : les Coréens se sont en effet fort bien battus et la méritent.

Je retourne ensuite au losmen, dont je suis le seul client.

Mercredi. Pas de chance, il pleut à verse ! Ça s'arrête vers 7H30, mais le ciel reste bien sombre. Je retourne aux funérailles et, bonheur, vers 9 heures, juste avant les sacrifices, le soleil fait une timide apparition. 7 ou 8 touristes seulement parmi des centaines de participants.

Enfin, une douzaine de buffles sont égorgés, ce sont tous des mâles. Pourquoi ? Tout simplement, parce que les femelles sont gardées pour la reproduction et que, comme chez les hommes, un seul mâle suffit largement à satisfaire plusieurs dizaines de femelles. Cela dit, l'égorgeage est rapide, le sang coule à flot, les buffles s'affalent aussitôt, mais ralentissent, se retournent, ont des sursauts et agonisent une bonne dizaine de minutes avant de rester inertes. Pendant ce temps, la foule rit, applaudit et pousse de grands cris de joie. C'est assez sinistre, mais c'est comme ça, la tradition... Malgré cela, la plupart des Torajas sont aujourd'hui chrétiens, ce qui n'empêche rien. Les buffles sont ensuite dépecés, découpés, partagés, les meilleurs morceaux étant réservés aux gens les plus importants, de haute caste. Quant à moi, j'ai pu prendre quelques photos, beurk ! et file avant qu'on n'ait l'idée de sacrifier aussi quelques touristes...

Avec mon vélo, je me balade le reste de la journée, par un temps finalement assez clément, sur les petites routes environnantes, à la rencontre des habitants et des villages. Beaucoup de choses insolites, particulières au pays toraja : tombes creusées dans les falaises, menhirs, tombes de bébés dans des troncs d'arbres vivants, cercueils suspendus, grottes, sarcophages et crânes de morts, sinistre encore tout cela... Mais aussi superbes paysages, nombreuses rizières, maisons traditionnelles faisant face aux greniers à grains (pléonasme !). Tiens, une poule écrasée sur la route. Normal, c'est tellement stupide cette animal-là : vous savez, il suffit qu'on passe pour que la poule affolée traverse en courant devant vos roues au lieu de s'éloigner...

Bon, voilà qu'il se remet à pleuvoir ; je me réfugie sous la première toiture que je trouve et, surprise, c'est la maison d'une dame qui a voyagé avant-hier dans le même car que moi et qui m'avait donné pas mal de renseignements. Elle m'offre le café, nous discutons un peu et je repars lorsque la pluie cesse.

Plus tard, je récupère les films que j'ai donnés à développer ce matin, après un essai satisfaisant : j'en suis au vingt-troisième rouleau de 36 poses depuis le début du voyage, c'est fou ! Le développement est parfait, et ce n'est pas cher...

Dans la soirée, je dépanne durant une bonne heure un programme de l'ordinateur de mes amis de l'agence touristique. Puis je dîne, assez mal il faut dire, dans un petit restaurant local et retourne au losmen. Nouvelle partie de dominos, jusqu'à 22 heures. J'ai parcouru 103 kilomètres aujourd'hui.

Jeudi. Il a plu toute la nuit et ça continue ! Qu'est-ce que ça doit être durant la saison des pluies ! Vraiment pas de chance, car tout serait encore plus beau sous le soleil. Ça s'éclaircit un peu vers 8 heures et je repars en vélo. Toute la journée, je roule et visite différents sites recommandés par le Guide du Routard : encore des tombeaux suspendus, entourés de belles effigies sculptées dans le bois, et superbes maisons aux façades peintes dans des villages traditionnels. Le problème est qu'un droit d'entrée est exigé un peu partout et, à force, cela revient relativement cher.

Malgré le temps maussade, les paysages sont magnifiques ; les rizières abondent et ce n'est certes pas l'eau qui manque ici. Il recommence à pleuvioter vers 15 heures, mais ce n'est pas trop gênant. Je traverse un futur lieu de funérailles en construction, immense, impressionnant. Et dire que tout cela sera détruit après la cérémonie !

132 kilomètres aujourd'hui, je me suis régalé...

Vendredi. Devinez ! Il pleut... La pluie cesse vers 8 heures, mais le ciel restera gris toute la journée. Je passe à l'office du tourisme, puis achète un billet de car pour mon retour : le car de samedi soir étant complet, je me rabat sur une autre compagnie pour dimanche matin. Mais, franchement, j'aurais préféré voyager de nuit...

Balade en vélo. La récolte du riz est commencée, beaucoup de gens, adultes et enfants, sont dans les rizières ou à proximité : on ramasse, gerbe, fait sécher, décortique...

L'après-midi, pause télé : match de quart de finale Brésil-Angleterre ; le Brésil gagne, c'est bien. Le soir, Allemagne-USA, les Allemands se qualifient, normal.

121 kilomètres aujourd'hui.

Samedi. Le soleil brille, si si ! Du coup, je retourne me balader dans les endroits les plus jolis. Sous le ciel gris, c'était bien, mais avec le soleil, c'est superbe ! Je me baigne ensuite une petite heure dans une piscine d'eau chaude naturelle, ça me détend bien.

L'après-midi, match Corée-Espagne, très disputé ; mes préférés, les Coréens, l'emportent. J'admire vraiment la volonté et le courage de cette équipe.

A 17 heures, à l'occasion de nouvelles funérailles, un combat de buffles est organisé en présence de personnalités, dont le ministre du tourisme arrivé de Jakarta et moi-même. Bon, à vrai dire, ça ne casse pas des briques (normal, ce n'est pas du karaté... ah ah ah...).

Le soir, match Turquie-Sénégal. J'aurais voulu voir triompher le Sénégal, de façon qu'il reste une équipe de chaque continent pour les demi-finales. Mais non, les Turcs l'emportent. Tant pis...

Dimanche. Mal dormi, un chien a aboyé toute la nuit, le saligaud ; je l'aurais tué...

Il fait beau. A 7 heures, avant que je ne monte dans le car, mes amis m'offrent un sac de café toraja et cela me fait énormément plaisir. Le car est lent, inconfortable et pas climatisé, il fait chaud et des gens fument, c'est fort désagréable. Je n'arrive à Ujung Pandang qu'à 17 heures, 10 heures de trajet épouvantable pour parcourir 320 kilomètres ! Trois heures d'Internet...

Lundi, je vais faire un tour dès 7 heures au Fort Rotterdam, construit au seizième et dix-septième siècle par les Hollandais, puis le long des berges du détroit de Makassar. Il commence déjà à faire très chaud... Je pars ensuite pour l'aéroport. Je ne vous raconterai pas, non, que j'ai attendu le bus spécial pendant plus d'une heure et qu'il n'est jamais venu... Ni l'angoisse que j'avais en voyant le temps s'écouler... Je ne vous raconterai pas non plus la difficile négociation qui a suivi avec un chauffeur de taxi, ni les embouteillages... Bref, le petit lot de déboires quotidiens...

Je suis quand même arrivé à l'heure et envolé pour Jakarta à 10H45. Deux heures de vol, puis attente de plusieurs heures dans l'aéroport de la capitale : je décolle enfin pour Kuala Lumpur à 18H30, encore deux heures de vol. L'aéroport de la capitale malaise est, je vous l'ai déjà dit, magnifique, spacieux, d'une propreté irréprochable et très pratique.

Je repars à minuit pour Paris. Je n'ai pas réussi à obtenir une place près d'une fenêtre mais, chance, alors que l'avion est pratiquement plein, les deux sièges à ma droite sont libres ; de plus, la jeune Finlandaise qui occupe le siège suivant finit par s'allonger par terre pour dormir, je bénéficie donc de 4 sièges pour m'allonger et passer, somme toute, une nuit assez agréable.

Mardi 25 juin, après plus de 12 heures de vol, j'atterris enfin à Roissy à 6H30 (6 heures de décalage horaire). Ca change de Kuala Lumpur : ici l'aéroport est sale, bruyant et, surtout, d'un compliqué ! Il faut au moins être Parisien et avoir fait de très grande études pour pondre un endroit aussi mal foutu... J'ai mis plus d'une heure, sans avoir à récupérer mes bagages heureusement, pour aller de ma porte d'arrivée à celle de départ ; et puis beaucoup d'accès sont condamnés, d'autres sont mal indiqués ; bref, je me demande comment un voyageur étranger arrive à s'y retrouver...

Le vol pour Marseille a 30 minutes de retard, mais j'arrive chez moi à 13H20, juste à temps pour regarder (d'un seul œil, il est vrai) la première demi-finale de la Coupe du Monde de football...

-- F I N --